

# LIVRE I

## La doctrine chinoise du Tao ou le dualisme antique



Œuvre de Fan Zeng 2002 extraite de :  
Le Lao-Tseu suivi des quatre canons de l'empereur Jaune.  
Traduction et commentaires de Jean Levi - Ed. Albin Michel 2009



## La doctrine chinoise du Tao

Il existe de nombreuses doctrines dualistes, mais il semble bien qu'elles tiennent toutes leur origine du Tao, qui s'est répandu de par le monde par les voies de communication qui existaient à cette époque. Il faut donc mettre, avant tout, en lumière cette antique doctrine, sans pour autant y prendre totalement appui.

Le véritable but de cet ouvrage est de montrer que beaucoup de disciplines de la pensée moderne peuvent être apparentées au dualisme, qui apparaît, en filigrane, comme le squelette de notre connaissance.

Le monisme n'est pas satisfaisant, car il ne peut générer qu'uniformité et platitude. Le monde est différencié. La première de toutes les différences est celle du couple d'opposés où chacun ne peut exister que par l'autre. C'est la symbiose parfaite, où l'existence d'un extrême est conditionnée par celle de l'autre. Le dualisme basique, fondamental, est énoncé de diverses manières :

- Être  $\Leftrightarrow$  non-être
- Quelque chose  $\Leftrightarrow$  rien
- 1  $\Leftrightarrow$  0
- ON  $\Leftrightarrow$  OFF
- Oui  $\Leftrightarrow$  non
- Absolu  $\Leftrightarrow$  relatif
- Moyenne statistique  $\Leftrightarrow$  écarts
- Bonheur  $\Leftrightarrow$  malheur
- Energie  $\Leftrightarrow$  espace-temps
- Ouvert  $\Leftrightarrow$  fermé
- Allumé  $\Leftrightarrow$  éteint
- Plein  $\Leftrightarrow$  vide
- Activité  $\Leftrightarrow$  repos
- Et autres oppositions similaires

Le pluralisme n'est qu'une combinaison de dualismes, produisant diversité et complexité. Notre intention est donc de montrer que l'univers que nous nous sommes construit, repose essentiellement sur ce qu'avaient déjà pressenti les Anciens. Le prétendu progrès de l'humanité n'a pas apporté, depuis, une once d'élucidation. Nous n'avons fait que complexifier ce qui avait été énoncé sous la forme simple de la dualité : une chose ne peut exister qu'en regard de son vis-à-vis, de son opposé.



Tout ne fait que se juxtaposer et s'opposer  
dans le but de se reposer

Un monde à l'endroit, un monde à l'envers.  
L'univers a, comme un doublon, son avers et son revers.

## La pensée chinoise

Dans notre langue, « c'est du chinois » signifie que c'est difficilement compréhensible et des « chinoiseries » sont des complications tracassières. Ceci illustre la difficulté qu'il y a à saisir une pensée qui ne veut pas se dénuder et préfère contourner son discours. Le rébus, la métaphore, l'allégorie, la fable sont ses modes d'expression préférés. Le chinois se complaît dans l'élusif, l'allusif, l'énigmatique, l'elliptique. Le jaune est sa couleur, intermédiaire entre les extrêmes: rouge et violet. Il aime tourner autour du pot et se rapprocher le plus possible du centre, du milieu, en tournant en spirale autour, sans y prendre position.

La pensée chinoise est donc très difficile à cerner et l'on ne peut en dégager, en peu de lignes, les caractéristiques principales. Le chinois aime le flou et l'imprécis. L'esprit logique l'embarrasse. Il se dérobe à toute définition précise car il en connaît l'inanité.

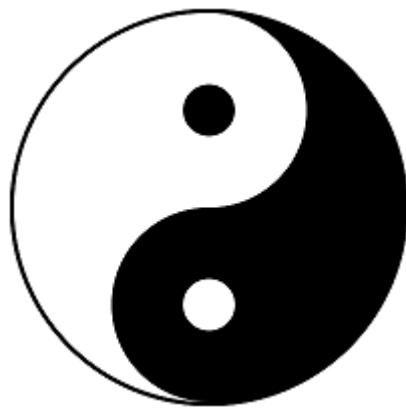
Descartes, s'il avait été chinois, n'aurait pu écrire le *Discours de la méthode*. Le Chinois tourne autour des choses et en donne diverses interprétations en sachant qu'il n'ira jamais dans leur cœur. Il sait qu'il fait partie d'un monde en perpétuel bouleversement dont on ne peut avoir que des instantanés. Il ne sait pas trancher entre le faux et le vrai et opte pour leur mixité. Une proposition n'est jamais absolument vraie ou fausse. Elle peut être à la fois vraie et fausse.

Ceci est symbolisé par le Yin et le Yang de l'immuable Tao qui s'interpénètrent et oscillent perpétuellement autour d'un équilibre jamais atteint. Le Chinois ignore la distinction. Pour lui, tout est interdépendant et en étroite relation. Les faits isolés s'inscrivent dans un contexte évoluant en permanence. Le devenir est constant. Son esprit fuit le concept et abhorre le développement du raisonnement linéairement ordonné. L'univers constitue un immense organisme auquel il semble insensé de chercher une origine et une cause, une forme et des limites, un sens et une fin. Il n'utilise pas le mot Dieu.

Comprendre n'a pas de signification pour lui, car cela revient à essayer vainement d'adapter des concepts humains à une réalité fuyante, qui se dérobe constamment. Il faudrait comprendre qu'il n'y a rien à comprendre. Il cherche à s'intégrer dans la nature dont il n'est qu'un fragment intimement mêlé aux autres.

Il ne démontre pas, il montre. Il constate. Il est sensible aux rythmes, aux alternances, aux cycles. Il n'a aucune attirance pour l'abstraction.

Il se comporte comme un archer qui n'atteint jamais le centre de la cible, mais dont les flèches s'éparpillent autour, en cherchant à s'en rapprocher le plus possible. Il ne peut envisager un système isolé ou adiabatique. Tout est interconnecté. La science occidentale n'a pas eu ce handicap de la pensée, car elle a su imaginer, par l'abstraction, les squelettes d'événements dépourvus de ce qui est susceptible de nuire à notre raisonnement binaire et linéaire.



L'UNIVERS NE FAIT QUE  
SE REDIRE OU  
SE CONTREDIRE

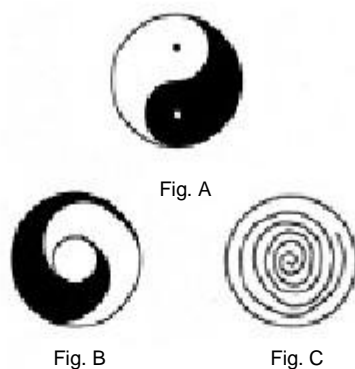


Portrait de Lao Tseu  
par Zhao Mengfu (1254-1322)  
Estampage sur pierre



Premières lignes du Lao Tseu (Tao-Te-King)  
(ch. I et début du ch. II).  
Calligraphie de Zhao Mengfu (1254-1322)  
Estampage

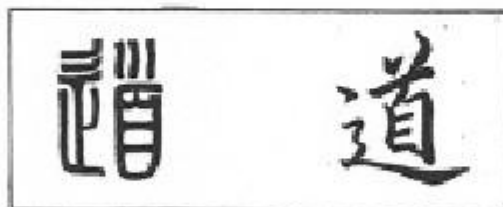
Trois représentations traditionnelles  
du Taiji (Suprême-Faîte)



La figure A met en relief la complémentarité du yin et du yang. Les figures B et C spiralées insistent davantage sur le dynamisme inhérent à l'interaction des deux pôles yin et yang.

德

Te, virtualité et efficence du Tao.



Graphies du caractère tao  
A gauche, la forme ancienne  
A droite, la forme actuelle

陰  
陽

萬  
物

Yin/Yang

Wanwu, les « Dix Mille Êtres ».



## La doctrine chinoise du TAO et le dualisme moderne

Il nous a paru nécessaire de reproduire dans notre étude sur le Tao, des textes d'ouvrages dont nous donnons les références, afin de mieux cerner par des approches diverses et, de la sorte, apercevoir, en le contournant, le centre immobile de l'indicible Tao.

Pour parler de cette doctrine chinoise du Tao qui nous vient du fond des âges et constitue, à proprement parler, l'essence même du dualisme, il nous a fallu lire diverses traductions du livre «Tao Tö King» qui en est à la base. Les voici :

- 1 - Première traduction intégrale en 1842 de Stanislas Julien.  
(Mille et une nuits 1996)
- 2 - Traduction de Liou Kia-Hway (NRF Gallimard - Idées, 1968)
- 3 - Traduction de Houang et Leyris.(Le Seuil, Point sagesse - 1979)
- 4 - Traduction de Daniel Giraud. (Le Courrier du livre 1989)
- 5 - Traduction de Conradin Van Lauer. (Jean de Bonnot,  
Tiré à part 1990).

Nous avons dû constater que, finalement il pouvait y avoir diverses interprétations d'un texte qui n'aurait trouvé sa forme définitive que quelques siècles avant Jésus-Christ et qui ne fût sans doute jamais remanié depuis. On aurait donc pu s'attendre, certes à des interprétations sibyllines, mais enfin à une certaine cohérence. La traduction à partir d'idéogrammes archaïques demandait sans doute une profonde connaissance de l'âme chinoise. En fait, on se trouve en face des grands textes, comme la Bible et le Coran, qui sont écrits d'une manière allusive de telle manière que chacun puisse y puiser ce qu'il a envie d'y trouver, comme dans l'auberge espagnole.



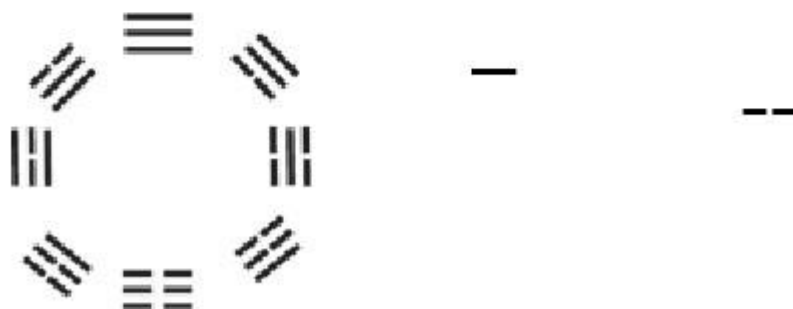
De plus, le sens de ces idéogrammes dépend du contexte dans lequel ils sont placés et d'une ponctuation qui a varié suivant les copies.

La culture chinoise est holiste. Elle voit les choses d'une manière synthétique en laissant les détails dans le flou. Il y a peu de grands mathématiciens chinois. Le collectif prend toujours le pas sur l'individualisme, ce qui n'est pas toujours compréhensible par notre civilisation occidentale. Il y a donc de réelles difficultés à bien comprendre cette philosophie pour nos cerveaux mal formés, on peut dire déformés, par la rigueur du raisonnement. Une certaine cohérence se dégage cependant de tout ce fourmillement d'idées. C'est ce que nous essaierons de faire en guise de conclusion. Cédons d'abord à nos tendances analytiques avant d'aboutir à une vision synthétique, globalisatrice et holistique.

Le « Tao Tö King » ou « Livre de la voie et de la vertu » aurait été écrit par Lao-Tseu (vieux maître), archiviste d'un roi. On ne sait rien sur lui, mais on pense qu'il a essayé de réunir dans ce livre, ce que lui avaient légué les civilisations primitives.

L'idée d'un dualisme de forces contraires et opposées remonte, paraît-il, à un certain empereur nommé Fou Hi (début du règne : 3468 av. J.-C. ?) qui, pour expliquer le monde dans lequel nous vivons aurait développé la démonstration suivante :

Prenant deux brindilles identiques il aurait fait une encoche sur l'une d'elles. En symbolisant une brindille sans encoche par un trait continu — et une brindille avec encoche par un trait interrompu — —, il aurait montré que l'on pouvait assembler ces brindilles de différentes manières donnant ainsi naissance au fameux trigramme dessiné en octogone comme l'écaïlle d'une tortue dont le dos rond figure le ciel et le ventre plat, la terre.



Il faisait ainsi la preuve que, à partir de deux composants contraires comme le plein figuré par un trait continu et le vide représenté par un trait interrompu, on pouvait créer huit êtres différents.

C'était inventer l'alphabet morse composé uniquement de traits et de points, mais surtout, c'était prévoir l'ordinateur, qui, comme on le sait, n'effectue ses fantastiques calculs qu'à partir de 0 (le courant ne passe pas) et de 1 (le courant passe). Le transistor, en effet, ne fonctionne que comme un interrupteur. Tout est traduisible par une suite de 0 et de 1. Cet empereur avait en fait construit la séquence suivante en remplaçant le trait continu par 1 et le trait interrompu par 0 soit  $2^3 = 8$  combinaisons : 000, 001, 010, 011, 111, 110, 101, 100.

C'était ainsi entrevoir les incroyables possibilités de diversification de la puissance de deux. Notre ordinateur moderne travaille sur un octet qui est égal à  $2^8 = 256$  combinaisons de 0 et 1.

Illustrons la puissance de deux par l'anecdote suivante :

Un roi ayant été battu aux échecs offrit, en hommage à son adversaire, d'exprimer n'importe quel vœu qu'il exaucerait. Ce dernier demanda simplement de lui donner un grain de blé sur la première case et de doubler le nombre de grains chaque fois qu'on passait à la case suivante. Le roi se fit une joie de combler ce vœu sans se douter que tous les greniers de son royaume n'allaient pas suffire pour l'exaucer. Il aurait fallu en effet mettre environ 20 milliards de milliards de grains de blé uniquement sur la case 64 ! soit la récolte de blé sur la Terre pendant 5000 ans.

Il est donc tout à fait normal de penser que la puissance de 2 peut conduire, comme le dit le Tao Tö King, à « dix mille êtres » différents (ce qui est un peu supérieur à  $2^{13}$  combinaisons de 0 et de 1).

D'après certains spécialistes, l'univers peut être représenté par 10 octets de combinaisons de 0 et 1. C'est un nombre énorme. Cela dépasse très largement notre entendement. Qu'un homme, fut-il empereur, ait pu entrevoir cela, des milliers de siècles avant nous, est absolument fantastique.

Le monde de l'informatique est donc dualiste puisqu'il ne sait raisonner qu'en enchaînant des 0 et des 1. Nous reviendrons sur ce sujet important dans l'article « Dualisme et logique ».

Pour analyser le contenu du Tao Tö King, nous allons reprendre la démarche intellectuelle suivie par Max Kaltenmark, sinologue éminent, dans son livre « Lao-Tseu et le taoïsme » (Collection maîtres spirituels. Le Seuil 1965).

Nous suivrons, pour le texte lui-même, la traduction la plus récente, c'est-à-dire celle de Conradin Von Lauer édité, en tiré à part, par Jean de Bonnot.

La pensée philosophique chinoise a germé quelques millénaires avant J.-C et sans doute plus particulièrement autour du Vème siècle avant Jésus-Christ, pendant une période agitée dénommée Royaumes des Combattants. Confucius (551 – 479) voulut redonner du sens aux traditions, pour lutter contre la décadence de son pays. La civilisation chinoise est certainement aussi ancienne que la civilisation égyptienne.

On ne sait pratiquement rien du présumé fondateur de la doctrine du Tao : Lao-Tseu, ce qui signifie vieux maître. Nous verrons que pour lui, l'idéal était de vivre caché. On peut dire qu'il a parfaitement réussi puisqu'il ne reste autour de son nom qu'une petite légende. Il fut sans doute archiviste à la cour royale des Tcheou. Il semble qu'il ait rencontré Confucius. Ne pouvant supporter la décadence qui l'entourait, il monta sur un buffle, muni de son livre écrit sur des lames de bambou, en se dirigeant vers l'Ouest. Il fut interpellé à la frontière par le gardien qui s'inquiéta de s'enquérir des pensées de Lao-Tseu. Ce dernier lui aurait confié son livre qui serait tombé. Les liens qui tenaient entre eux les morceaux de bambou se seraient desserrés, éparpillant au sol les pensées du maître, qui aurait ensuite définitivement disparu sur sa monture. Les morceaux de bambou auraient été ensuite réunis par le gardien, ce qui pourrait expliquer le manque d'ordre du livre.

Celui-ci s'est d'abord appelé le Lao-Tseu, comme c'était l'usage. Sous les Han (206-220 av J.-C.) on lui donna le titre de Tao Tö king. C'était le ranger parmi les textes sacrés et canoniques, car « king » doit être traduit par traité de morale, ensemble de règles directrices du comportement, en signifiant véritablement la trame d'un tissu. Le texte comporte environ 5000 idéogrammes dans ses différentes versions.

Il est divisé en 81 petits chapitres, eux-mêmes regroupés en deux parties, la première allant jusqu'au chapitre 37 traitant plutôt du Tao, alors que la deuxième partie se réfère au Tö. Le livre a une certaine homogénéité dans la pensée ce qui pourrait laisser penser qu'il n'a qu'un seul auteur. Cependant, il y a des parties rimées et d'autres pas et il y a des rythmes différents dans l'expression. Le livre a été remanié à diverses reprises par des auteurs aussi inconnus que Lao-tseu. Ces remaniements n'ont certainement pas dépassé la moitié du IIIe siècle av. J.-C. On peut raisonnablement penser que le livre est resté intact depuis cette période.

Les commentaires ont commencé ensuite à fleurir en grand nombre. Parmi les exégètes du livre, il faut compter un empereur dénommé Wen (180-157). Le commentaire le plus important a été fait par Wang Pi mort en 249 ap. J.-C à l'âge de 23 ans.

Lao-Tseu a dû être, plus ou moins, contemporain d'Aristote et pourtant leur démarche intellectuelle est aux antipodes l'une de l'autre.

Pendant qu'Aristote posait les bases de notre raisonnement logique et rigoureux, Lao-Tseu introduisait le flou, l'à-peu-près, l'imprécis, le changement constant sur fond d'éternité, et l'universelle opposition complémentaire comme des fondements du monde. Le voile de la connaissance allait se déchirer en deux parties. Le dualisme moderne s'assigne la tâche de les recoudre ensemble.

LA PAIX EST SILENCE  
LES MOTS SONT LA SOURCE DES MAUX



L'empereur légendaire chinois Fou-hi (2000 avant J.-C) aurait inventé la cuisson des aliments et les huit trigrammes (pa-koua) qui permettent de classer tous les éléments du cosmos et de se mettre en rapport avec les forces primordiales de la Nature. Il représente un stade pré-agricole de la civilisation chinoise dont il était considéré comme le fondateur. La succession des deux principes (Yin-Yang), schématisée par des traits pleins ou pairs, brisés ou impairs, permet de construire huit trigrammes (pa-koua) à l'aide de baguettes dont certaines avaient une face bombée (Yang) et d'autres une face creuse (Yin).

*«In Ja und Nein bestehen alle Dinge.»*

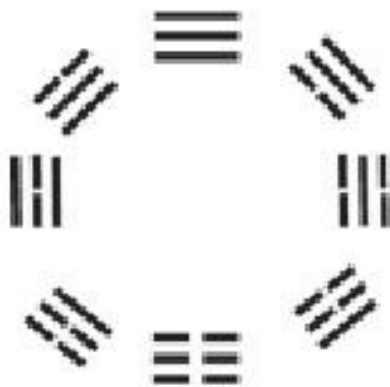
(Toutes choses consistent en oui et non)

Jacob Boehme

Le sens propre du mot Tao est chemin, voie et donc, par extension, mise en relation. Tao a aussi le sens de « dire », ce qui lui donne un caractère doctrinal. Il met, par exemple, en relation le Ciel et la Terre par l'intermédiaire de l'homme. Le Chinois a pour caractéristique de ne pas fournir pour un mot une définition précise. Il aime le flou, l'ambiguïté. Le sens se dégage du contexte et à ce titre, les définitions peuvent être différentes. C'est la raison pour laquelle les traductions peuvent différer notablement. La ponctuation donne aussi des sens différents et il semble qu'elle ait varié d'une manière significative.

Le Tao peut aussi représenter un pouvoir mystérieux, magique. La pensée religieuse des Chinois liait les notions de voie et d'ordre. La voie à suivre conduit à la mise en ordre. Cet ordre peut être naturel par l'alternance régulière des saisons et des jours. Il s'en dégage un jeu alterné de deux principes opposés, le Yang et le Yin, ce qui forme la base fondamentale du Tao. Le Yang est lié à, la lumière, la chaleur, la masculinité, l'activité. Le Yin, principe contraire, est assimilé à l'ombre, au froid, au féminin, au repos, à la passivité. Le ciel est Yang, la Terre est Yin.

La plus ancienne définition savante du Tao est : « Un aspect Yin, un aspect Yan, c'est là le Tao ».



Ordre des huit trigrammes  
d'après l'empereur Fou-hi.

Fou-hi ou T'ai hao, Seigneur « Rayonnement suprême »  
Il avait une tête d'homme et un corps de serpent.  
Il inventa la pêche et établit les rites du mariage.

*« Tel qui rit Vendredi, Dimanche pleurera. »*  
Les Plaideurs - Racine

*« Il n'est pas de oui qui n'entraîne son non »*  
L'homme sans qualités - Robert Musil (1880 - 1942)

老子

道可道非常道名可名非常名無名天地之始  
有名萬物之母常無欲以觀其妙常有欲以觀  
其微此兩者同出而異名同謂之玄之又玄衆  
妙之門

天下皆知美之為美斯惡已皆知善之為善斯不  
善已故有無之相生難易之相成長短之相形高  
下之相傾音聲之相和前後之相隨是以聖人處

Commencement du Tao-tê-king calligraphié par Tchao Meng-fou en 1316.

Les anciens Chinois ne concevaient pas un univers statique. Pour eux, tout dans le monde, était animé et changeant ; ces changements ne s'opéraient pas de façon linéaire, mais cyclique.

Tö est traduit généralement par vertu. L'ensemble Tao-tö, le chemin qui conduit à la vertu, désigne la morale. La notion de Tö implique toujours une notion d'efficacité et de spécificité. Tö peut signifier comme Tao (toujours le flou chinois) pouvoir naturel ou acquis.

Le Tao est l'indéterminé. Le Tö est la possibilité d'agir en vue de réalisations particulières. C'est selon Granet « l'efficace qui se singularise en se réalisant ». Le Tö, généralement pris en bonne part, peut avoir une influence néfaste. Tout est double jeu.

Le terme de Tao apparaît soixante-seize fois dans le Tao tö-king avec des connotations différentes. Lao-Tseu l'envisage comme constituant de l'univers.

« Il est un être indifférencié et parfait. Nous pouvons le considérer comme la mère de ce monde mais j'ignore son nom ; je l'appellerai Tao et s'il faut lui donner un nom ce sera : l'immense ».

Le principe suprême ne saurait avoir de nom. Il est comme l'absolu, qui n'est relatif à rien. Un nom (ming) est relatif à la chose qu'il désigne. Paradoxe du Tao qui est à la fois le repos, le calme absolu, le néant, le vide, l'inexprimable, et aussi l'agitation permanente. Plus on veut distinguer, plus il s'ébroue. Il y a une analogie avec la physique où le vide quantique serait le lieu d'une perpétuelle agitation de particules virtuelles. Le Tao semble refuser la distinction qui est l'outil de l'homme pour investiguer son entourage.

L'infiniment grand et l'infiniment petit recèlent un remue-ménage sans fin. Le dehors rejoint le dedans. L'infini peut se figurer par ce qui est sans dehors et sans dedans en s'étirant sans fin pour essayer de rejoindre le zéro. Dès qu'on veut l'observer, le Tao se trouble et devient flou (voir les relations de la physique d'indétermination dites d'Heisenberg en physique subatomique). Il se situe entre le zéro et l'infini, mais il brouille les pistes qui pourraient nous mener à lui et refoule tout ce qui voudrait connaître l'état de béatitude, du non-agir, qui est son domaine. Le Tao n'a de cesse de vouloir détruire ce qui s'édifie pour rechercher l'uni et la platitude.



LE TAO, C'EST L'AUTO-REFERENCE  
IL FAUT QUE TOUT CHANGE  
POUR QUE RIEN NE CHANGE





Lao-Tseu par Mu-chi XII-XIIIe siècles (B.N. Paris)

**L'être et le néant s'engendrent l'un l'autre.**

Ci-dessous un extrait de : *TAO La philosophie du temps et du changement* de Philip Rawson Lazlo Legesa (Seuil 73) pour un regard différent sur le Tao.

«Le Tao est un tissu uniforme de mouvements et de changements ininterrompus, animé, comme une rivière, d'ondulations, de vagues et de vaguelettes avec des zones de calme temporaires et tout observateur est lui-même partie intégrante de ce tissu. Jamais son mouvement ne s'arrête et jamais il n'inverse son cours. Nous ne pouvons nous représenter ses diverses formes que sous l'aspect d'images fugaces, pareilles à des instantanés photographiques et dans la mesure où la notion de réalité est liée à celle de la permanence, aucune d'elles n'a jamais le moindre moment de réalité. Pour les yeux du taoïste, les objets et les événements du monde extérieur ne sont que des défilés de nuages c'est-à-dire, des formes et des mouvements doués d'assez de durée et de consistance pour que nous puissions les concevoir comme des unités. Toutes les destinations que l'homme croit discerner dans le Tao ne sont qu'illusions, de simples constructions mentales pareilles à des vaguelettes à la surface du flot. Tout être humain n'est lui-même qu'un système complexe et mobile d'interactions avec son environnement. Son corps est soumis à un perpétuel changement qui ne procède point par sauts d'un état dans l'autre, car le vieillissement ne se compte pas en minutes, en heures ou en années, mais s'opère de façon continue. Le lecteur qui lit ces lignes n'est plus celui qui a commencé le paragraphe. Seule une convention utile nous autorise à voir un homme, un arbre ou un roc comme des « objets » alors que chacun d'eux n'est qu'un réseau de surfaces mobiles, fait de changements et de transformations, les unes « extérieures » et visibles, les autres « intérieures » et invisibles. Et l'Occidental se trompe bien lorsqu'il prête une valeur authentique aux images fugaces qu'il conçoit de la réalité. La découverte de cette vérité plonge bien des Occidentaux dans le malaise et les paralyse parfois au point de leur rendre l'art taoïste inacceptable.

L'intuition taoïste repose sur deux principes essentiels. Le premier est qu'aucun élément ou succession d'événements ne se reproduit jamais d'une manière parfaitement identique. Le second principe est que cet immense réseau d'ondulations ne subit lui-même aucun changement. C'est le bloc intangible, sans forme définie, mère ou «matrice» du temps, gros de l'être et du non-être, du présent, de l'avenir et du passé évanoui : c'est le Grand Tout.

Inscription rupestre datant de 1556 :

*Oui, vaste est le suprême Tao*

*Auteur de lui-même, agissant par le non agir*

*Fin et commencement de tous les âges*

*Né avant la Terre et avant le Ciel,*

*Embrassant en silence la totalité du temps*

*Traversant sans arrêt la continuité des siècles*

*A l'Ouest, il a instruit le grand Confucius*

*Et à l'Est il a converti l'Homme d'or (Bouddha)*

*Pris pour modèle par cent rois*

*Transmis par des générations de sages*

*Il est l'ancêtre de toutes les doctrines*

*Et le mystère dépassant tous les mystères.*

Nous concevons un monde d'objets et d'êtres vivants séparés, disposés dans un espace indépendant. Nous tenons pour acquis que ces « objets indépendants » se déplacent dans le vide, influent et agissent les uns sur les autres selon des relations de cause à effet, en traversant une série d'états statiques de changement. Notre science et notre philosophie se contentent, quant à elles, d'une explication du monde réel fondée sur la définition de substances soigneusement distinguées les unes des autres. L'idéalisme en fait des idées et le matérialisme des atomes, subdivisés eux-mêmes en particules. Nous acceptons le postulat que la structure de notre univers ressemble à celle d'un édifice bâti de briques solidement assemblées et dotées d'une existence indépendante. Tous ces matériaux nous apparaissent dans leur individualité, leurs fonctions ou leurs relations, comme des concepts autonomes qui excluent leur négation ou leur contraire.

Leurs formes sont bien définies, nettement séparées et implicitement immuables. A nos yeux, il y a changement lorsqu'un objet se transforme en un autre. Quant à la conscience et à la mesure du temps, nous les obtenons en divisant la durée en fractions identiques qui restent séparées dans l'abstrait, quelles que soient les dimensions, infiniment grandes ou petites que nous leur attribuons.

Le taoïsme voit dans tout cela un schéma absurde et grossier. Tout en reconnaissant que la pensée humaine peut utilement extraire de la réalité mouvante des concepts immuables d'objets ou de situations, il se refuse, à l'addition de ces idées claires et distinctes, le pouvoir de reconstruire la mobilité du réel. De ce fait, l'élément le plus important – et le seul qui compte – échappe toujours à la pensée ordinaire qui reconstruit ou appréhende le monde à partir de telles idées. Toute conceptualisation statique du monde est en dernier ressort impuissante. Car notre cosmologie la mieux raisonnée a toujours pour origine et pour aboutissement des concepts abstraits, marqués de cette énorme tare originelle.

On décrit souvent l'opposition réciproque du Yin et du Yang comme les symboles des énergies femelle et mâle. En fait ces deux éléments, semblables en cela à tant de notions taoïstes, sont d'une ambiguïté quasi infinie : car il n'existe ni Yang dépourvu de Yin, ni Yin sans quelque trace de Yang. Ce sont des polarisations impalpables qui engendrent les oscillations sans lesquelles le mouvement ne serait pas. Et la dialectique incessante de leurs vibrations et de leurs ondulations est le principe dont est tissée la trame du Tao. Le Yang est brillant, rouge, mâle, pénétrant, haut et céleste. Le Yin est sombre, noir, femelle, réceptif, abyssal et profond. A chacun d'eux correspondent des symboles dont l'art a fait un usage constant et leurs combinaisons diverses répondent à des contextes différents.

L'harmonie est le but du Tao : une harmonie qui résout les oppositions d'une situation dialectique et engendre l'harmonie entre l'homme et l'univers turbulent, c'est-à-dire l'apaisement suprême ».

道  
德  
經

Les caractères chinois du Tao Tö king.

Quelques réflexions sur l'ouvrage suivant :  
*La philosophie du Tao, par J.-C. Cooper*  
(Dangles Collection Horizons spirituels)

L'auteur a eu l'idée de développer les concepts apportés par la doctrine du Tao en autant de chapitres.

Nous allons les reprendre, ce qui nous donne une autre interprétation de cette philosophie. Nous savons que les notions élucidées par le Tao sont pour de nombreuses raisons plutôt obscures. Chacun peut donc traduire à sa guise en y mettant bien sûr ce qu'il désire y trouver. Voilà pourquoi nous avons essayé de donner différents éclairages à ces concepts de manière à mieux cerner leur signification, sans pour autant l'atteindre vraiment. Le Tao lui-même n'est pas dicible et si l'on veut en parler, ce n'est plus le Tao. La parole est impropre à signifier ce que peut être le Tao c'est-à-dire l'indifférencié, le vide, le néant. Dès qu'on écrit ou énonce le mot néant cela n'est déjà plus le néant qui par essence ne peut rien contenir, encore moins la parole et celui qui la prononce. L'existant est la distinction, le compartimentage, la séparation, ce que ne saurait être le Tao qui est l'essence primordiale, immaculée, le moteur immobile, le repos et le calme absolu. C'est l'ataraxie, la quiétude totale que rien ne peut troubler. Du Tao, on ne peut en avoir que l'intuition. Cette intuition se produit à l'aide d'une manière de raisonner considérée comme vicieuse. C'est le cercle ou diallèle. Il apparaît alors des opposés, des contraires qui ne peuvent exister seuls. L'un entraîne la présence de l'autre. Le bien ne peut être sans le mal qui le valorise et inversement. Ceci rend évidemment le « souverain bien » inaccessible en le laissant aux rêveurs. Le mal est toujours radical, on ne peut l'annihiler. Le Tao, par sa nature, entraîne un dosage du bien et du mal en souhaitant non leur suppression, mais bien leur équilibre qui est le retour au calme, au repos, à une moyenne. Bien et mal oscillent autour de cette position moyenne et si l'un d'eux prend trop d'importance, il est rappelé vers le milieu avec une force d'autant plus élevée qu'il s'en est éloigné. La force de rappel lui fait franchir le point milieu pour aller de l'autre côté, avec la même amplitude inverse.

L'univers est ainsi constitué uniquement d'alternances, d'oscillations : le jour et la nuit, le bonheur et le malheur, le positif et le négatif. C'est par cette voie que nous connaissons sa présence.

Cependant, le Tao reste un tout immuable, inchangé. La conséquence en est que tous les événements doivent se compenser pour que le total soit nul, autrement l'équilibre, lié au repos, serait rompu. Le Tao serait aussi changeant, ce qu'il ne peut être. Pour que rien ne change, il faut que tout change par compensation. Ceci explique la loi des grands nombres qui produit la compensation par la quantité. Au jeu de pile ou face, de nombreux jets feront qu'il y aura sensiblement autant de faces que de piles. Dans un ensemble vide, il faut, si l'on y met des éléments positifs d'intensité plus ou moins grande, compenser par des éléments négatifs dont le total des intensités sera équivalent pour que l'ensemble reste vide. Il est évident que plus les écarts par rapport à la moyenne sont faibles, plus on se rapproche de la ligne médiane qui est l'état de repos. Nous avons là une explication du principe de moindre action, la nature cherchant à réduire les écarts, consommateurs d'énergie.

La thèse bouddhique de la roue des existences dite « Samsâra » donne une bonne image du processus existentiel. Chaque point d'un cercle génère un autre point, qui lui est diamétralement opposé en créant ainsi deux pôles, à la recherche d'un équilibre stable, qui n'est jamais trouvé. Pour réduire les oppositions, qui sont autant bénéfiques que maléfiques, il faut se rapprocher du centre qui est la situation idéale, celle où, s'il n'y a plus de bonheur, il n'y a pas non plus de malheur. C'est le point ataraxique de la quiétude parfaite. Pour arriver à cette sorte de félicité, il faut donc réduire ses ambitions, ses envies, ses désirs. « Content de peu n'a rien à craindre » dit un précepte taoïste. Le bouddhisme nous conseille de réduire la flamme de notre vie à la limite de l'extinction ou nirvâna. Le positif est ce que les hommes recherchent : le bonheur, l'amour, le pouvoir, l'argent, les honneurs. Cette soif du positif est inextinguible.

Nous oublions trop souvent qu'un acquis positif va entraîner des événements négatifs à titre de compensation lesquels vont nous porter d'autant plus de préjudice que nous aurons mis d'énergie à courir après le positif. La grandeur suit la décadence et vice versa.

Chaque événement n'a pas exactement son contraire au même moment et avec la même intensité. Autrement dit, la compensation n'est pas immédiate. Elle s'effectue totalement dans le Tao infini et sans limites. Certains peuvent nager dans le bonheur toute leur vie. Ceci d'ailleurs en attire d'autres pour essayer de les imiter. Mais la loi de compensation est implacable. La justice, dont le symbole est la balance, implique la recherche de l'équilibre. Il faut punir ceux qui ont abusé et récompenser les faibles.

Dans un bilan comptable il y a deux colonnes : débit et crédit où l'on met des écritures diverses, mais il faut qu'en final tout s'équilibre pour donner un résultat nul. Ainsi fonctionne le monde. Le Tao, somme de tous les changements positifs et négatifs, reste constamment nul. Cette loi de compensation peut s'énoncer d'une autre manière. Toute dépense d'énergie se traduit par un trou, un manque. Le Tao n'aura de cesse de combler ce trou en y attirant ce qu'il a produit. L'attraction est d'autant plus élevée que le prélèvement est intense. Cette force d'attraction va, en quelque sorte, rebondir de l'autre côté de la voie moyenne qui est celle du zéro, en créant un écart de même amplitude, mais opposé. Le même effet d'attraction inverse se produira, suivi d'un autre effet contraire et positif, d'où un train d'oscillations autour du zéro. En résumé, plus on s'écarte du repos absolu, plus on a tendance à y revenir en oscillant autour, sans jamais le trouver vraiment.

Après ce long aparté qui exprime, en fait, ce que nous-mêmes voudrions apporter au concept du Tao, faisons l'analyse du livre de Cooper :

I — Tao - Comment surmonter la difficulté de disserter sur le Tao, de parler de l'inexprimable, de sonder l'insondable. Le Tao est ce mystère vers lequel les mots retournent. Il est réfractaire à toute logique et ne peut se laisser aborder qu'intuitivement. La traduction littérale de l'idéogramme chinois se compose de deux éléments dont l'un signifie tête ou chef, l'autre pied ou progrès. Le premier élément suggère l'idée de principe directeur, le deuxième celle de marcher, d'aller vers. On peut aussi lui donner le sens de juste, de normatif, de règles conformes à celles de la nature. Ce nom aurait été inventé par Houang-Ti (2704-2595 av J.-C) surnommé l'empereur jaune.



Noter que jaune signifie être au centre, à mi-chemin entre les extrêmes : rouge et violet. Nous avons vu que l'idée de centre est primordiale dans la pensée chinoise. C'est le point où le cercle des extrêmes dit vicieux se réduit. C'est un symbole du Tao qui préconise de rechercher cet état milieu en minimisant nos écarts dus aux tensions polaires. Ramenés au centre, les pôles n'ont plus d'action répulsive ou attractive. Il est vraisemblable que lorsqu'on parle de l'Empire du Milieu, cela n'est pas pour une position géographique très discutée mais simplement parce que c'est le fond de la pensée chinoise. Le milieu est l'état où l'on peut atteindre une totale sérénité, où l'on peut se tenir à l'abri des vicissitudes de la vie. Cette notion de Tao vient du fond des âges. Elle ressemble aux enseignements bouddhiques, eux-mêmes fortement imprégnés par l'hindouisme des Upanishad et qui lui sont, sans doute, antérieurs de plusieurs millénaires. On ne peut pas imaginer qu'il n'y ait jamais eu de communication entre ces deltas fertiles que sont ceux de l'Indus, du Gange, du fleuve Jaune et du fleuve Bleu. Bouddha (560-480 av J.-C.) contemporain de Confucius et peut-être de Lao-Tseu, s'est sans doute inspiré du taoïsme ancien, celui des empereurs Fou-Hi et Houang-Ti. Il y a trop d'analogies entre ces deux doctrines. Confucius a conféré au Tao le sens comportemental d'une conduite juste pour un homme de bien.

Dans l'esprit taoïste pur, le Tao a de plus une signification métaphysique. C'est la cause première transcendante, l'unité primordiale, le principe ineffable hors de l'atteinte du temps et de l'espace, le principe qui précède le Ciel et la Terre, qui crée le monde sans être diminué par lui, qui le nourrit et le régit. On l'appelle aussi absolu, ultime réalité, innommable, porte d'accès à tous les mystères, l'ordre cosmique. Le Tao est assimilable à l'Atman de l'hindouisme. Il est en soi et pour soi.

Citons Tchouang-Tseu : « Le mot de Tao n'est après tout qu'une commodité de langage, car le principe qu'il sous-tend transcende le monde concret. Il peut être transmis, mais non saisi, appréhendé, mais non vu. Avant que le Ciel et la Terre fussent, il existait, immuable... Il transcende les régions du zénith, mais n'est pas haut .

Il est antérieur au Ciel et à la Terre, mais n'est pas ancien. Il est plus ancien que le premier des anciens, mais n'est pas vieux (chapitre VI). Le Tao ne peut pas être vu ; ce qui se voit, ce n'est pas lui (chapitre XXII) ».

Lie-Tseu définit le Tao comme suit : « Le producteur n'est pas produit, le transformeur n'est pas transformé, ce qui produit et transforme devient sensible, revêt des figures, parvient à l'intelligence, acquiert des énergies, agit et sommeille. Mais vouloir le définir suivant l'une quelconque de ces capacités, c'est errer ». Bien que le Tao ait fait les choses telles qu'elles sont, il n'est pas lui-même une chose ; aucune d'elles ne peut le produire (Tchouang- Tseu XXII).

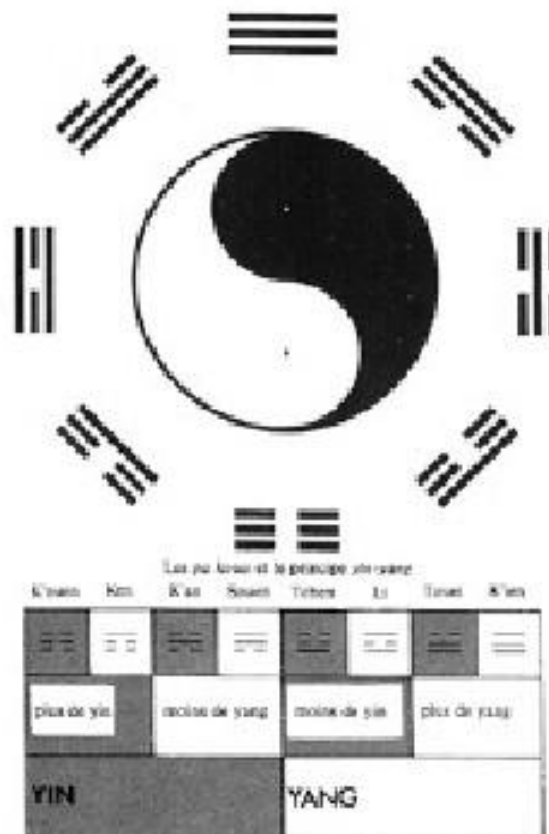
Bien que ne créant pas lui-même, il est néanmoins à l'origine de toute création. Il est le principe qui anime l'univers, le principe immuable qui préside aux transformations du monde dans la multiplicité. Il n'y a pas de mot en chinois pour rendre le sens de Dieu. Le Tao est impersonnel.

Saint Augustin a dit que tous les concepts formulables sur Dieu ne sont pas applicables à l'être en soi, mais seulement à ses effets. Maître Eckhart prétend que toute parole prononcée à propos de Dieu est inadéquate. Le mot Jéhovah ne doit pas comporter de voyelles et est, de ce fait imprononçable. Tout est analogue à l'idée que nous avons du Tao. Il renferme tous les pouvoirs latents de la virtualité. Sa forme négative n'affirme rien, mais recèle toutes les potentialités. Le Tao est le non-être contenant la virtualité de l'être, la vacuité d'où surgit la plénitude, l'obscurité qui contient déjà en germe la lumière. Le Tao est dénué de tout soupçon de théisme et d'anthropomorphisme. Il est à la fois dans le monde nouménal et le monde phénoménal. La création est une opération spontanée du Tao par l'interaction des principes Yin et Yang. Dans le Tao, tout est changement, rien n'est permanent sauf lui-même. Chaque être est imprégné du Tao. Il est une manifestation de cette énergie universelle qui préside à tous les changements. Le Tao est par essence indéfinissable et inexprimable. Si on en parle avec profusion, c'est pour essayer de le cerner, de l'entourer en allant vers son centre qui reste insaisissable. Tous les volumes qui ont été écrits sur lui ne peuvent que l'approcher et il se dérobe à toute signification.

Citons Tchouang-Tseu XI : « *Quand l'homme se réjouit ou quand il s'attriste, il s'éloigne aussitôt de son centre de gravité. De là naît le déséquilibre qui rend inefficaces ses pensées et ses actes...* ».

« *Dans l'état d'allégresse, on évolue autour du pôle positif, dans l'état d'affliction, on est happé par le pôle négatif. La voie est celle qui cherche, par des cercles de plus en plus restreints, à atteindre le centre qui agit comme l'attracteur étrange de la théorie du chaos* ».

### LES TRIGRAMMES OU PA KOUA



TOUT EST DANS TOUT ET RECIPROQUEMENT  
Sri Aurobindo - Synthesis of yoga 1989 -

## II – Le Te ou Tö

On traduit généralement Te par vertu, c'est alors l'équité. Il désigne tout ce qui est en conformité avec le Tao. Te c'est le Tao manifesté. Il peut être compris comme l'expression « cette chose a la vertu de », c'est-à-dire la capacité à provoquer ceci ou cela. C'est la parfaite réalisation de l'harmonie... rien n'est plus funeste que la vertu délibérément cultivée qui est toute entière tournée vers le monde extérieur (Tchouang-Tseu).

Celui qui vit le Tao sait, d'une façon certaine, comment régler sa conduite dans toutes circonstances de sa vie, étant détaché de tout... plus rien ne peut l'atteindre (Tchouang Tseu XVII).

On ne trouve dans le taoïsme aucune idée de péché. Il faut coopérer avec le cosmos. Il n'y a pas de loi divine. On doit contribuer au maintien de l'équilibre cosmique. Le taoïsme réfute les règles morales parce qu'elles détruisent la spontanéité et sont trop rigides. On ne peut être rigide devant un monde toujours changeant. Le taoïsme ignore des mots comme damnation, rédemption, remords, repentir, prière, chute.

Il faut réconcilier les opposés : bien et mal, lumière et ténèbres, vie et mort. Pas d'enfer ni de paradis. Le comportement juste implique qu'on respecte la nature et qu'on vive en conformité et en harmonie avec elle. C'est une des constantes de la pensée chinoise. L'individu doit se fondre dans la nature. Il n'existe que par elle et n'en est qu'une très infime partie.

## III – Le principe Yin Yang

Une montagne a une partie éclairée appelée « adret » et une partie opposée, à l'ombre, qui est nommée « ubac ». Yang et Yin sont les équivalents en chinois d'adret et ubac. Ce serait l'empereur Wen (180-157 av J.-C) taoïste convaincu qui aurait utilisé ces noms pour illustrer la possibilité pour le Tao d'avoir, comme Janus, deux faces différentes opposées et complémentaires. Le Tao est « à la fois » Yin et Yang. Le Yin ne peut être sans le Yang et inversement. C'est le mystère du dualisme. C'est la conjugaison de ces deux opposés, leur combinaison qui produit le perpétuel changement. Il y a une lutte continue entre ces deux tendances dont l'une nous entraîne dans les

profondeurs abyssales des ténèbres alors que l'autre nous guide vers la lumière. Nul vainqueur, nul vaincu. Ce sont ces oscillations entre des extrêmes qui caractérisent l'action, le mouvement. Sans les deux concepts de Yin et Yang, il n'y aurait pas de vie. Pour que le Tao reste immuable, intangible, il est nécessaire que ce qui en est le tissu c'est-à-dire le Yin et le Yang s'équilibrent, s'harmonisent, se compensent. Cette opposition peut s'exprimer différemment comme Ti et T'ien ou Terre et Ciel. Du principe Yin, procède tout ce qui est négatif, obscur, féminin, potentiel. Le Yin est la fécondité, la Terre mère. Le Yang naît de la virtualité, il est la lumière qui, surgissant des ténèbres, devient l'actuel. Le Yin est du côté maternel alors que le Yang est paternel.

L'élément féminin (Yin) de la nature humaine gouverne tout ce qui est instinct, émotion et intuition, c'est-à-dire tout ce qui touche à la vie intime, tandis que l'élément masculin (Yang) qui est intelligence et raison se tourne vers le monde extérieur. La force Yin participe de l'immobilité et la force Yang du mouvement. Tchouang-Tseu comparait l'élément Yin à la majesté de la quiétude et disait de l'élément Yang qu'il est le dynamisme « débordant et fougueux ». Ensemble, ils constituent les modes inséparables de la passivité et de l'activité, qui sans cesse se suscitent l'un l'autre. Ils sont les pôles de la force créatrice primordiale qui, à travers eux, agit partout dans l'univers manifesté, provoquant ses changements incessants. Mais les forces Yin et Yang ne représentent pas seulement la dualité immanente du monde, elles figurent aussi l'accomplissement et l'intégralité. « Vouloir le bien sans le mal, la raison sans le tort, l'ordre sans le désordre, c'est montrer qu'on ne comprend rien aux lois de l'univers ; c'est rêver d'un ciel sans Terre, un Yin sans Yang, le positif sans le négatif... ». « Dire qu'une chose est bonne ou mauvaise simplement parce qu'elle l'est ainsi à nos yeux, revient à dire qu'il n'est rien qui ne soit pas bon, ni rien qui ne soit pas mauvais » (Tchouang Tseu XVII).

A la lueur de ces vues, on s'aperçoit combien profond est le déséquilibre dont souffre le mode de pensée occidental qui s'emploie à éliminer l'un pour ne conserver que l'autre. L'attitude « positive » et le bien « positif » sont, chez nous matière à éloge, tandis que toute notion inverse devient l'objet d'une condamnation. Pourtant il va sans dire, qu'en certaines circonstances, une attitude franchement positive,

une attitude trop résolue, est inconvenante et comporte le risque de conséquences fâcheuses tandis qu'une approche négative et conciliante éviterait de tels inconvénients. Pour qu'il y ait comportement juste et équilibré, il s'agit de savoir discerner en toutes circonstances, laquelle des deux attitudes convient le mieux. L'appropriation entre les circonstances et le comportement est un facteur à ne pas négliger dans ce monde où tout est soumis aux règles de la relativité. Ce qui est bon pour l'un est parfois franchement mauvais pour un autre ; ce qui convient à l'un ne convient pas forcément à un autre. Le taoïsme ne commet pas l'erreur de se concentrer exclusivement sur le bien, car, ignorer les forces obscures de la nature revient à laisser l'homme impuissant à l'égard de ces forces qui existent dans le monde comme en lui-même. Alors qu'au contraire, il doit être pleinement conscient de l'existence à la fois du bien et du mal, les accepter afin de réconcilier ces opposés en lui-même.

Les contraires émergent l'un de l'autre et existent l'un par rapport à l'autre. Ils régissent la loi mystérieuse de l'attraction des opposés qui opère à travers le monde de la dualité. Ainsi, la vertu n'a d'existence que par rapport au vice et le jour n'existe qu'en fonction de la nuit. Les opposés ne sont donc pas seulement complémentaires, mais inévitables. L'existence même du négatif implique celle du positif, son opposé. Quand on dénomme une chose, quelle qu'elle soit, qu'on affirme son existence, son opposé naît tout aussitôt. Et c'est là toute la genèse de la dualité. La loi universelle du changement par l'interaction du Yin et du Yang entraîne avec elle, celle de la réversibilité. Le Tao est immuable, absolument pur, mais, dans le monde de la dualité, un bien peut devenir un mal et un mal un bien. Chaque élément croît jusqu'à son apogée puis décline, révélant au fur et à mesure son opposé. Il n'y a rien qui soit absolu dans le monde phénoménal :

L'être et le néant s'engendrent

Le facile et le difficile se parfont

Le long et le court se forment l'un par l'autre

L'avant et l'après se suivent.

Bien et mal, chance et malchance sont des notions mouvantes et alternantes.

A l'inverse de la logique occidentale issue du « *terium non datur* » d'Aristote, le principe du tiers exclu, où l'on admet comme vrai un terme de l'alternative et comme faux l'autre, la pensée orientale s'est toujours préoccupée de réconcilier les opposés, à l'aide précisément du tiers, qui est l'élément conciliateur.

Tout comme le taoïsme voit d'un même œil le bien et le mal, ainsi il ne repousse pas la faiblesse, pour accorder la primauté à la force. Bien au contraire, pour Lao-Tseu, la place d'honneur revient au côté gauche qui incarne la faiblesse du yin et par là est un signe de non-violence et de paix. Par contre le côté droit, Yang et fort, qui est celui en général de la main tenant l'épée, est déconsidéré parce que signe de violence et de dispersion et par là, de destruction. Ce n'est que dans les événements néfastes comme la guerre que le côté droit usurpe au côté gauche la place d'honneur.

Le taoïsme a enseigné cette extraordinaire doctrine qui met en valeur la force de la faiblesse. Elle se base sur le principe que la passivité est plus endurante que l'activité. Dans la passivité, on garde en réserve ses énergies vitales, tandis que dans l'activité, on les dépense et on les disperse rapidement. Cette même conception sous-tend le symbolisme de la vallée ou celui de la matrice. Ce qui reçoit et accepte toutes choses, c'est de cela même dont émanent les choses.

C'est parce que les vallées « *y i n* » sont situées dans les endroits les plus bas et les plus humbles qu'elles reçoivent l'eau des hauteurs « *y a n g* », qui les fertilise. Les cascades majestueuses et les torrents turbulents des montagnes, malgré leur force incomparable, descendent vers la douceur qui les absorbe où ils deviendront des rivières et lacs étalés et paisibles qui se jetteront par un fertile delta dans l'océan considéré comme le calme et le repos.

En contraste avec la force Yin de l'eau, citons la force Yang du feu dans la mesure où l'une et l'autre sont tour à tour destructives et créatrices. Du reste, la nature tout entière suit ce même schéma d'alternance. Parfois, elle est impitoyablement dévastatrice, d'autres fois elle est merveilleusement bienveillante et prodigue.

Le principe Yin Yang régit la succession et l'alternance des saisons. L'automne, saison où les forces vitales déclinent et l'hiver, saison où la terre s'est refermée, gisant fauve, passive, froide, au

repos et sacrée, sont Yin. Le printemps, saison où la terre s'ouvre de nouveau à la chaleur céleste par la charrue, et l'été, saison où la force génératrice du soleil atteint son apogée sont Yang.

*« L'apogée du Yin c'est la passivité tranquille. L'apogée du Yang, c'est l'activité féconde. La passivité de la terre s'offrant au ciel, l'activité du ciel s'exerçant sur la terre, des deux naquirent tous les êtres. »* (Tchouang-tseu XXI).

L'union naît quand les forces Yin et Yang agissent dans une parfaite harmonie. Et cette union deviendra sa propre force et son propre maître. A l'inverse, le déséquilibre et la discorde sont un facteur de désintégration tant psychique que physique. *« Si l'équilibre du positif et du négatif est rompu ..., l'homme en souffrira, même dans son corps »* (Tchouang-Tseu XI).

Les deux grandes forces régissant l'univers sont bienfaitantes ou dommageables, selon que nous maintenons en nous leur équilibre ou que nous le détruisons. Quand l'équilibre se rompt, les éléments masculin et féminin commencent à s'opposer l'un à l'autre. Tous les deux deviennent malfaisants et destructeurs. L'ego s'enfle, se développe outrageusement, provoquant la discorde et la violence. Aucun des deux principes ne devrait, à aucun moment, chercher à usurper la fonction de l'autre. Quand il y a fonctionnement adéquat, chaque principe pallie les insuffisances de l'autre, tempère ses excès. C'est alors que les forces Yin et Yang, au lieu de ne se réduire qu'à la dualité et à des rapports dans le monde manifesté, réintègrent le cercle d'unité du Tao, infinitude contenant en soi toutes les virtualités.

La loi du Yin et du Yang, c'est le changement constant à l'intérieur de l'immuable Tao. L'énergie qui s'écrit en chinois : « Qi » est le facteur d'échange Yin-Yang en faisant naître, croître, se transformer, disparaître, mourir et renaître. Elle dose ses variations qui se manifestent par le Yin et le Yang. Il y a concomitance, complémentarité, entre Yin et Yang. C'est plutôt une pénétration réciproque. Ils sont inséparables. On ne peut les dissocier. Yang désigne un excès de croissance de « Qi ». Yin en est la diminution. Tout se produit, non dans l'aléatoire, le n'importe quoi, mais dans la recherche de l'équilibre, de l'harmonie universelle qu'est le Tao. Les oscillations du fléau de la balance ne peuvent s'annihiler, car une



oscillation en produit toujours une autre. Réduire l'écart là est la morale taoïste et le comportement de celui qui recherche la communion avec le Tao dans lequel, étant vivant, il ne peut se fondre totalement.

L'indissociabilité Yin-Yang se comprend par l'unité du Tao. Ils se mêlent l'un à l'autre sans atteindre l'absoluité du Tao qui s'étire entre les deux extrêmes en les ramenant s'ils vont trop loin.

L'homme baigne dans ces fluctuations et, pour un Chinois, il n'a nul besoin d'alléguer un dieu, une âme, un esprit, une création. Ballotté dans le conflit Yin-Yang il doit simplement essayer de retrouver le calme du Tao avec son apaisement et sa sérénité. Temps et espace sont en concert avec l'énergie. L'absolu est un leurre. Tout est relatif et interdépendant en étant imprégné d'un tout intangible, inaccessible à un pauvre mortel, lui-même composé de Yin et de Yang. Yin et Yang opèrent en totale symbiose dans une dépendance l'un de l'autre.

L'homme n'est rien qu'un incident parmi une infinité d'autres. Les Chinois sont, semble-t-il, insensibles à l'unicité de l'être et au fait qu'il n'y a qu'un seul parcours pour chaque être qui ne s'est pas produit avant et ne se reproduira pas après. Ils préfèrent une espèce d'anonymat, sans distinction, en se fusionnant dans une collectivité comme un simple passager. L'homme n'est qu'un voyageur errant qui s'est égaré et doit retrouver le chemin, la voie qui le ramènera d'où il vient : le Tao. Il doit se détacher de toutes choses par une sorte de quiétude et d'ataraxie, en réconciliant les opposés et en réduisant les écarts.

#### IV – Les trigrammes ou pa koua

Nous avons représenté les trigrammes au début de cette étude. Le trait plein – représente le Yang et le trait interrompu – – le Yin.

Nous avons expliqué comment à partir de ces deux symboles Yin et Yang nous pouvions démontrer la diversité des choses par la puissance de 2.

Le Yi-King ou le livre des mutations a son origine qui se perd dans les temps mythiques. Il combine huit trigrammes pour former soixante-quatre hexagrammes. Chaque hexagramme est interprété séparément. De l'interaction des forces Yin et Yang naissent les cinq

éléments ; le feu, l'eau, le bois, le métal, la terre qui par leur combinaison donne les « dix mille êtres » ou ensemble des choses créées.

Le trigramme feu est ☲ Yang, masculin, positif.

Le trigramme de l'eau a une disposition inverse ☵ et est Yin, féminin et négatif. Ceci montre l'ambivalence du feu et de l'eau, chacun étant tour à tour créateur et destructeur.

Le Yi-King est surtout considéré comme un livre de divination et, à ce titre, n'a qu'un mince intérêt philosophique.

### V – Wu-Wei

Wu-Wei se traduit normalement par « non agir ». Comme tout idéogramme chinois, ce terme est polysémique et nous allons nous attacher à mieux cerner ce qu'il peut signifier sans pour autant trouver dans notre langue son expression exacte. Il est évident que cela ne signifie pas : ne rien faire. Ce n'est pas une défense de la paresse. Il ne s'agit pas d'une méditation figée à tel point que les oiseaux puissent confectionner un nid sur les cheveux. L'inaction totale n'est pas en cause. Qu'en est-il alors ? Le taoïsme ne prêche pas l'insouciance, mais l'engagement total des êtres dans la vie. Sans doute des mots comme non-ingérence ou lâcher-prise seraient plus adéquats.

C'est la politique du naturel, du respect de la vie, de la largeur d'esprit par laquelle on évite les frictions et leurs suites inévitables : la discorde et le conflit, tant en soi que dans le monde. C'est aussi la doctrine du détachement, de la tolérance intuitive, de la souplesse. C'est le refus de l'ego. C'est l'état sans désir, la sérénité qui épuise les tensions. C'est aussi la doctrine de l'immédiateté qui exige une adaptation spontanée à la vie en parfaite harmonie avec la nature. Pas de pensée discursive.

L'action se déroule autour d'un centre immobile en conformité avec le Tao. Ce n'est pas l'inertie, l'apathie. Il n'y a ni fatalisme placide, ni résignation à subir une volonté divine. Il s'agit d'une passivité créatrice. C'est de la non-action que surgissent les potentialités d'action. Pas d'agitation perpétuelle et stérile. Ne pas dépasser ses limites naturelles. La non-action du taoïsme est symbolisée par le

centre du moyeu de la roue qui reste fixe tandis que la roue tourne. Il faut se rapprocher le plus possible de ce centre en tournant moins vite que les points périphériques de la roue. Plus on s'écarte du centre, plus il y a agitation désordonnée, bien souvent inutile, et plus on s'en rapproche, plus on est dans la zone de calme, plus on est à l'abri des coups durs. Il est beaucoup plus aisé de se maintenir à ce niveau où il y a moins de contrecoups. Il y a ceux qui « brûlent la chandelle par les deux bouts » et ainsi abrègent leur vie. Ce sont les forts, les « durs ». Le faible, lui, va se tasser dans son coin et de la sorte mieux résister à ce qui lui est préjudiciable. Sa force est sa faiblesse. Il pourra en se mettant à l'abri durer plus longtemps. Le non-agir n'est pas ne rien faire, mais laisser faire chaque chose spontanément et être en accord avec la nature. C'est l'efficacité de l'esquive. Il est souvent préférable de laisser les événements suivre leur cours naturel. Il n'est pas nécessaire de s'arrimer au monde logique et l'on doit se libérer l'esprit pour apprécier le caractère éternellement nouveau de la vie. Il est certain que ce type de comportement qui consiste à courber le dos sous l'orage, implique la non-violence.

Le non-agir vise à briser le cercle de la violence. De quelle manière? En observant l'agression, en s'abstenant d'agresser en retour pour ne pas succomber dans la surenchère, dans l'escalade sans fin et faire en sorte que l'agression soit en fin de compte inutile.

Il faut profiter de cet exposé sur le Wu-Wei pour essayer de définir la négation représentée par le mot chinois Wu. Nier quelque chose c'est admettre implicitement la possibilité d'existence de cette chose. La négation ne peut être la néantisation. Pour formuler une négation par le verbe il faut la dire ou l'écrire. Ce faisant, on accomplit un acte. Ceci implique une proposition et celui qui la formule. On ne peut nier le néant, car en le niant, une formule est exprimée par un être pensant, donc par un « être ». Alors, le non-être est défini par l'être. Peut-il y avoir à la fois être et non-être ? Notre logique occidentale s'y refuse. Il ne peut y avoir selon ce procédé de raisonnement que l'état 0 « ou » l'état 1 et non pas le 0 « et » le 1. On exclut qu'il puisse y avoir en même temps 0 et 1 et l'on exclut aussi qu'il puisse y avoir des états intermédiaires entre 0 et 1.

C'est le tiers exclu. La pensée chinoise s'accommode de tout cela et n'exclut rien. Le Tao inaltérable est en lui-même le Yin et le Yang. Si ce Yin Yang est quelque chose (1) plutôt que rien (0), il permet par la prédominance alternative de l'un sur l'autre d'avoir des situations intermédiaires entre 0 et 1. Comme Descartes et Gödel, Aristote n'aurait pu être chinois. Et pourtant, nous vivons depuis des siècles avec cette logique formelle. Elle nous permet d'interpréter le monde d'une manière efficace puisqu'elle est à l'origine de tout le progrès de nos civilisations. L'informatique en est un bon exemple puisqu'elle n'utilise que l'état 0 et l'état 1. La civilisation chinoise a été bloquée par le refus de ce type de raisonnement. Elle ne craint pas le cercle logique, car le couple Tao et Yin Yang est bâti sur le raisonnement circulaire. L'un ne peut être sans l'autre. Ce sont deux notions qui s'interpénètrent, tout en s'opposant. On ne peut envisager l'une sans l'autre. Et pourtant dans notre science, nous butons sur ce même cercle quand nous parlons d'énergie-matière et d'espace-temps. Ces deux notions ne peuvent « être » séparément. L'une dépend de l'autre comme l'a montré la relativité générale. L'énergie-matière déforme l'espace-temps qui canalise l'énergie-matière. Il y a action réciproque de l'une sur l'autre. En physique des particules, on admet qu'un objet quantique peut être à la fois onde et particule et qu'il est, lorsqu'il n'est pas observé, dans un état probable situé entre 0 et 1.

Cercle « vicieux », tiers « exclu », expressions péjoratives dans notre manière de penser occidentale sont, au contraire, fondamentales dans la vision dualiste du monde. Le cercle n'est pas vicieux et le tiers n'est pas exclu.

Par le parcours scientifique, approuvé par le raisonnement aristotélicien, nous aboutissons au même résultat que les Chinois avaient découvert il y a plusieurs milliers d'années avant nous. La raison, la « putain du diable » comme disait Luther, a abouti à l'irrationnel ou tout au moins à ce qui est jugé comme tel par notre démarche spirituelle. Il est vrai qu'en ayant suivi le sentier tortueux de la logique nous avons pu très notablement améliorer les conditions de notre existence, ce que n'ont pas fait les Chinois pendant ces milliers d'années. Il reste qu'à la question de Leibniz « pourquoi quelque

chose plutôt que rien » on peut répondre : il y a, à la fois, quelque chose qui s'est accompli et rien.

Ce qu'on peut résumer de la manière suivante : il y a des virtualités contenues dans le Tao par l'alternance compensée du Yin et du Yang, qui s'expriment par le probable entre 0 et 1.

Ces virtualités n'ont qu'une possibilité contingente de se réaliser. C'est l'état 0 ou l'état 1. La chose existe, devient réelle (1) ou elle n'existe pas (0). L'alternative 0, 1, est concrétisée par le passage au réel par le présent. Le passé possède une richesse infinie de possibilités incertaines. Le passage du passé au futur par le présent réalise ces incertitudes, on entre alors dans le domaine de l'alternative 0 ou 1. Le futur réinsérant dans le passé ce qui vient d'être réalisé par le présent. Ce ne peut être que 0 ou 1. Le virtuel passe au réel en franchissant le présent qui est le saut par le probable situé entre 0 et 1 (tiers exclu) entre le réel (1) ou sa négation (0). « Le futur est un présent du passé » comme l'affirme André Malraux.

Le oui et le non, l'identité et la contradiction, n'ont pas la valeur d'un principe d'exclusion comme dans la logique occidentale. Une négation, ou « w u » se cache derrière toute assertion chinoise. Quand on nie quelque chose, non seulement on laisse entendre que cette chose pourrait exister, mais de plus, comme le pensent les Chinois, qu'un être ne peut être séparé de tous les êtres. Alors quand on nie, on laisse supposer un ensemble de créatures, et on nie l'univers dans son entier. L'être n'est qu'un possible réalisé parmi une infinité de probables. L'être est fugace, jamais le même, et toujours pris dans un tourbillon d'alternances. Nier quelque chose, c'est nier une chose qui a déjà évolué pendant le temps de la négation.

## VI – La Grande Triade

Dans la Grande Triade taoïste, T'ien Ti Ren, c'est le Ciel et la Terre qui, en s'unissant, créent un tiers qui est l'homme. L'homme est donc la synthèse du Ciel et de la Terre et leur médiateur. L'unité sous-jacente à toute paire d'opposés est révélée. Si comme le sage, sa vie est en conformité avec le Tao, il dissout le dualisme Yin Yang dans l'unité. Le Ciel, Yang, est représenté par un cercle et la Terre, Yin, est un carré inscrit dans le cercle.

En sa qualité de médiateur, l'homme est tenu de maintenir en lui-même un équilibre des choses de ce monde.

On peut se poser la question de savoir si le Wu-Wei du Tao est une forme de principe de moindre action et de la loi de compensation ou des grands nombres. Le principe de moindre action stipule que parmi tous les chemins qui s'offrent à un objet quelconque en mouvement, celui-ci va opter pour le chemin qui nécessite le moins d'action ou d'énergie et de temps. La nature ne fait rien en vain. Entre toutes les hypothèses, il faut choisir la plus simple. C'est le rasoir d'Occam.

Dans la théorie de l'information, il faut choisir le message qui demande le moins d'éléments. En relativité générale la matière empreinte les géodésiques, c'est-à-dire les voies les plus courtes. En trois dimensions, c'est la ligne de plus grande pente suivie par l'eau pour aller de la source à la mer. Le Wu Wei chinois n'est pas la non-action, ni la passivité. Il faut simplement troubler le moins possible le déroulement du cosmos, en se mettant à l'abri des écarts que comporte l'existence aussi bien sur le plan du bonheur que du malheur. Il faut réduire son activité au minimum vital nécessaire. C'est vivre sans faire de vagues, sans nuire à soi-même et à autrui et rechercher une vie cachée, ralentie. La raison du plus fort dira que c'est une attitude de faible. Mais l'adepte du Tao utilise sa faiblesse comme une défense. Il est ainsi capable de retourner et de renvoyer la force d'agression avec d'autant plus d'effet que l'intensité de la force sera grande. Ceux qui pratiquent l'excès gaspillent leur force qui se disperse sans l'effet escompté et leur revient comme un boomerang.

Plus il y aura d'actions voulues dans le sens indiqué ci-dessus, plus les écarts se compenseront. On peut admettre une action excessive, mais avec le grand nombre d'actions, il y en aura toujours une autre dans un sens inverse pour rétablir l'équilibre et se rapprocher le plus possible de la moyenne, du milieu et d'échapper ainsi à la contingence.

Nous ne sommes pas que spectateurs de l'évolution du monde, nous sommes aussi acteurs. Dans ce sens, il nous faut agir pour nous intégrer le plus possible à la nature et nous fondre en elle. La nature agit sagement « naturellement », car elle sait d'elle-même corriger ses excès et s'efforce de ne rien faire en vain.

L'œuvre attribuée à Lao-Tseu, le Tao tö King, est un ensemble d'aphorismes regroupés en 80 chapitres divisés en deux parties dont une traiterait du Tao et l'autre du Tö. L'ensemble a un caractère sibyllin et ésotérique qui peut donner lieu à des interprétations différentes. L'ambiguïté de la langue écrite chinoise n'en facilite pas une compréhension « claire et distincte » pour parler comme Descartes. Il n'y a pas un ordre de pensée suivant un fil logique et le tout semble hétéroclite. Il y a donc matière à considérer ce petit livre comme une source de réflexion. Par les commentaires, on apporte beaucoup de soi-même. Ceci correspond à l'esprit taoïste qui considère que l'univers est constamment en train d'échanger. A nous, en s'appuyant sur ce texte, de le nourrir avec nos convictions. Disons que l'exposé est assez flou pour nous permettre d'y faire adhérer nos opinions.

C'est simplement un cadre de méditation, un miroir réfléchissant sur lequel doit se refléter notre propre image du monde tout en la précisant. Comme nombre d'ouvrages de cette sorte, il édicte des règles de comportement qui doivent se calquer sur l'attitude du sage pour s'en rapprocher. Il ne manque pas non plus de faire des préconisations sur l'art de gouverner. Nous allons essayer de nous dégager de tous ces préceptes pour ne saisir que le fond de la doctrine taoïste. Nous allons donc passer en revue l'ensemble des chapitres pour en extraire la « substantifique moelle ». Cette bible se réduit finalement à peu de choses, mais elles sont essentielles. Ne manquons pas d'exercer une pointe d'humour en citant Lao-tseu :

« Ceux qui savent ne parlent pas, ceux qui parlent ne savent pas ». Ceci aurait dû conduire notre auteur à ne rien dire pour montrer sa grandissime sagesse. La conviction qu'on a de certaines choses ne peut, hélas, se transmettre et s'enseigner que par le langage. Il faut essayer de voir au-delà des mots car, sinon on se comporte comme le sot qui ne voit que le doigt pointé vers la Lune. Lao-tseu a quand même écrit cinq mille caractères. Tchouang-Tseu, autre apôtre du taoïsme, plus disert, en aurait utilisé 100 000 dont 40 000 auraient disparu.

L'essentiel de la doctrine du Tao qui nous vient du fond des âges est attribué à un empereur mythique, Fou-Hi, ayant vécu plusieurs

milliers d'années avant Jésus-Christ. Elle repose avant tout sur la notion de milieu entre des contraires antagonistes. L'univers est le lieu d'un éternel combat entre deux forces opposées. L'une à caractère lumineux, positif, masculin est dénommée Yang. Le sombre, le négatif, le féminin sont dénommés Yin. Le Yang ne peut être sans le Yin et inversement. L'un ne peut prédominer sur l'autre. Si l'on avait la possibilité de les additionner, le résultat serait nul, mais il n'est jamais obtenu. Il y a toujours une éternelle balance, une recherche perpétuelle d'équilibre entre ces deux tendances contradictoires. Cette opposition n'a jamais eu de commencement et sera toujours sans fin. Les écarts de ces forces par rapport à leur milieu peuvent être importants, mais dans l'ensemble il y a compensation puisque l'addition globale des oppositions est nulle. Autrement dit, on peut aller vers de plus en plus de bien, mais il faudra payer la note par du mal qui, inéluctablement, compensera le bien, dans un temps et un espace donnés. C'est une illusion de penser que le souverain bien est accessible. Le bien n'est rien en lui-même. Sa valeur ne peut s'apprécier qu'en regard du mal. Le mal n'est pas radical. Il ne peut non plus être total.

Quelque chose ressort du mal que si une contrepartie en bien, non immédiate, peut lui être opposée. Il ne peut y avoir de bonheur parfait dans la plus complète des béatitudes. Il n'y a que petits, moyens ou grands bonheurs qui sont valorisés par des malheurs contrecarrant ces bonheurs dans un parcours espace-temps donné. L'onde sinusoïdale est un exemple de cette alternance. On peut aller progressivement vers une amplitude positive maximale et finie pour, une fois le maximum atteint, redescendre, couper le milieu pour aller aussi progressivement vers une amplitude négative finie, inverse de l'amplitude positive qui se retrouve dans la progression du sinus. Cette amplitude négative se produit au bout d'un temps appelé « période » et après un certain parcours linéaire dénommé « longueur d'onde ». Il y a dans l'univers une quantité incalculable d'oscillations qui se superposent les unes aux autres sans se détruire. Les amplitudes s'ajoutent ou se retranchent suivant leur signe. Il en résulte des phénomènes à cycles brefs, moyens ou longs. Le cycle le plus connu est celui du jour et de la nuit. Mais il y en a une invraisemblable



quantité d'autres dont on ne soupçonne pas toujours l'existence, mais qui se font sentir de toute façon. La caractéristique d'une oscillation, c'est évidemment qu'elle n'est jamais linéaire. Elle s'enroule en quelque sorte autour d'une ligne médiane où l'amplitude serait nulle. Cela serait le cas si l'on supprimait d'un coup de baguette magique l'espace et le temps, tout s'additionnant pour donner un résultat nul. Ceci est démontré par ce qu'on appelle la loi des grands nombres ou loi de compensation. Lorsqu'on répète un même évènement avec des variantes comme le jet d'une pièce de monnaie qui ne peut tomber que sur pile ou face, plus on effectue de jets, plus le nombre de faces devient sensiblement égal au nombre de piles. L'écart par rapport à la moyenne se réduit pour tendre à s'annuler. Ceci démontre fort bien la compensation par le grand nombre d'évènements sensiblement équivalents. La nature n'est pas inventive. Elle se contente de répéter des évènements par similitude avec de légères modifications c'est-à-dire de faibles écarts par rapport à la moyenne. Plus l'écart est grand, moins il est fréquent. Il rentre alors dans un cycle long pour se répéter plus ou moins à l'identique. La compensation est de l'ordre de l'espace-temps. Cela en est une conséquence. Supprimer totalement l'espace et le temps, nous l'avons déjà dit, revient à confronter les écarts qui dans l'ensemble s'annulent. Ceci transparaît à l'évidence sous la forme de la loi des grands nombres.

L'écart fait penser au calcul des probabilités. Son carré est appelé variance qui est une manifestation de l'énergie. Plus l'énergie puisée est grande, plus l'écart est important. La courbe dite gaussienne, en forme de cloche, illustre parfaitement la probabilité des écarts. Tous les écarts se font autour d'une moyenne dite statistique qui apparaît avec la quantité d'observations. Il y a peu d'hommes très petits et peu, également, très grands. La taille de l'homme « oscille » autour d'une valeur moyenne qui apparaît lorsqu'on fait la moyenne des tailles mesurées d'un nombre important d'hommes. Plus ce nombre sera grand, plus on se rapprochera de cette moyenne qui restera toujours inaccessible, car les hommes ne peuvent être en nombre infini. En effet, il en faut toujours un nombre plus grand pour affiner la moyenne. Ce nombre restant de toute façon fini, la moyenne est donc bien hors d'atteinte.

La pensée chinoise avait compris cela depuis des siècles. C'est sans doute la raison pour laquelle on a baptisé la Chine « l'Empire du Milieu ». On soutient que les Chinois pensaient que leur pays était au milieu d'une terre carrée sous un ciel circulaire. Nous pensons que la notion de milieu autour duquel tout oscille par les oppositions est une caractéristique fondamentale de la vision qu'ils ont des processus mondains. Un des empereurs mythiques ayant beaucoup participé à l'élaboration de cette pensée a été appelé Houang-Té ou empereur jaune. Le qualificatif de jaune était peut-être dû à la couleur de sa peau. Mais cela semble plus plausible de considérer le jaune comme le milieu des couleurs entre le rouge et le violet. Le nom de fleuve Jaune est-il dû aux limons charriés par ce fleuve ou, simplement, parce qu'il pouvait être considéré comme une médiane du pays ?

Les oppositions ramènent à un type de raisonnement dit circulaire. Ceci s'exprime par le fait qu'un extrême démontre la nécessité de l'existence de l'autre extrême opposé. L'un ne va pas sans l'autre. L'un complète l'autre. La coexistence des contraires est liée à l'idée de vie et d'agitation continue. Sans les contraires tout serait plat, uniforme, donc sans vie. Pour qu'il y ait vie, il est nécessaire qu'il y ait fluctuation. Le « Un » seul est identique au néant. L'univers n'existe que par une suite de 0 et de 1 aboutissant à des états intermédiaires qui concrétisent le probable, le potentiel, le virtuel, le fonds à partir duquel les choses se réalisent en 0 ou 1. Elles existent alors ou ne sont pas. L'extrême complexité des réalisations constitue la stupéfiante diversité du cosmos basée uniquement sur le cercle. Les édifices logiques, comme les mathématiques, reposent sur une base fragile d'axiomes.

L'axiome est un choix entre deux possibilités, le vrai ou le faux. L'axiome consiste à choisir arbitrairement une proposition. Gödel a montré que ce genre de construction logique finit à la longue par montrer ses faiblesses. Il y a inéluctablement un stade de la construction où on est confronté à une proposition indécidable c'est-à-dire que l'on ne peut dire si elle est vraie ou fausse. Il faut alors choisir, décider, ce qui revient à consolider l'édifice par un axiome supplémentaire. En fait, cet édifice se ramène surtout à réduire, à symboliser, pour faciliter les opérations. Une proposition

mathématique ne contient que ce qu'on y a mis au départ c'est-à-dire les axiomes. Ce n'est qu'une pétition de principe. Un énoncé est contenu dans les prémisses. On n'a fait que faciliter l'accès à la résolution de certains problèmes complexes par des formules condensées, appropriées, en quelque sorte magiques. L'axiome est un cercle logique. Il est ou il n'est pas. Il est par ce qu'il n'est pas. Son existence dépend de sa non-existence. Le cercle est à la base de tout. Tout est dans tout et réciproquement. L'univers tourne en rond. L'image du serpent qui se mord la queue vient à l'esprit. En fait, l'expression n'est pas adéquate. Il faut préciser que c'est le serpent qui se nourrit de sa queue en permettant ainsi de la régénérer. C'est une auto-suffisance circulaire. Les extrêmes fonctionnent de la même façon. L'un se nourrit de l'autre. La symbiose, qui existe dans la nature sous une invraisemblable quantité de formes, illustre le fait que l'existence de deux êtres est interdépendante. L'un ne peut survivre qu'à l'aide de l'autre.

L'Un, pas plus que le néant, ne peut être. Ni l'un ni l'autre n'a la capacité à produire des différences qui sont l'essence de notre monde tel que nous le concevons au-delà de nos perceptions. Il faut un renvoi de l'un à l'autre c'est-à-dire un cercle pour que ces notions de 1 et 0 soient dépassées. C'est le va-et-vient, le feed-back, c'est-à-dire l'oscillation entre ces deux notions inaccessibles qui constituent le dense réseau des interrelations, la structure, la toile, le web des échanges entre les opposés. Les extrêmes n'existent pas en eux-mêmes. Il n'y a pas de bien absolu. Les contraires sont simplement des pôles qui s'attirent s'ils sont de signes contraires ou se repoussent s'ils sont de même signe. C'est ce jeu interactif entre pôles qui est la base de la perpétuelle agitation.

Si le cercle est à la base de tout et la seule réalité tangible, vient alors la question de son centre qui est une position neutre, au milieu d'opposés situés sur un cercle. C'est une position-clé où règne le calme absolu comme l'œil d'un cyclone.

Il joue le rôle d'attracteur étrange comme dans la théorie du chaos. Il faut tourner autour en spirale pour essayer de l'approcher. Mais il reste inaccessible, car étant le repos parfait, il ne peut faire partie de notre monde. On peut aussi imaginer un puits conique sans fond, un

maelström dans lequel les événements tournoient attirés par le fond sans évidemment l'atteindre. Comme nous l'avons vu, l'écart par rapport au centre, à la moyenne, nécessite un apport d'énergie ou mieux une action c'est-à-dire la conjugaison de l'énergie et du temps ou de la quantité de mouvement et de l'espace. Cette action vient d'une différenciation de contraires. Un écart ou une dépense d'action se trouve toujours compensé par d'autres écarts en sens inverse dans un temps et un espace donnés. Cela implique de traverser par le centre pour atteindre l'autre extrémité diamétralement opposée. Il y a une rétention de l'action dans un fonds qui serait nul, s'il y avait parfaite compensation par l'espace et le temps. Cette scission ne se produit qu'avec réticence et, dès qu'une action est produite, il n'est de cesse qu'elle ne revienne à son état primitif c'est-à-dire le repos. L'effort produit pour ramener sur le centre, le milieu, la moyenne, entraîne un effet élastique qui fait que l'action se produit en sens inverse pour aller vers l'opposé de l'action précédemment produite. C'est ainsi que dans une onde sinusoïdale qui schématise parfaitement ce processus, une amplitude positive produit au bout d'une période et d'une longueur d'onde, une amplitude inverse négative par rapport à la ligne médiane. Le fameux « principe de moindre action » s'explique de lui-même par cette exigence de la nature à rejoindre l'état de repos originaire. On peut s'écarter du repos dans certaines limites, mais la nature veut revenir à la non-action, au Wu-Wei des Chinois taoïstes. Ce retour entraîne un écart inverse d'où un train d'oscillations qui n'ont aucune raison de s'éteindre, car une oscillation en entraîne toujours une autre, même si elle est plus faible. L'onde, en dehors du fait qu'elle est continue et superposable à d'autres, sans se détruire elle-même, est infinie en elle-même de par sa définition. Si la Terre disparaît dans les profondeurs de l'univers comme ce sera sans doute le cas dans quelques millions d'années, l'alternance jour-nuit disparaîtra. Mais il y aura de nouvelles oscillations, l'énergie se conservant et se reportant sur d'autres activités. Peut-il y avoir une fin à cela ? Non, car cette fin serait l'état de repos introuvable du fait de la permanence des oscillations. Cet univers n'ayant pas de fin possible, il n'a pas non plus de commencement.

Les extrêmes, si l'on pouvait les prolonger, finiraient par se rejoindre. « Les extrêmes se touchent » comme le dit un dicton populaire. Ils sont, bien entendu, finis (« *les arbres ne montent pas jusqu'au ciel* », a écrit Goethe). Ils sont de la sorte, pour nous, inaccessibles. Leur milieu l'est également. Rien ne permet de le repérer. C'est ce milieu, ce centre qui intéresse particulièrement les Chinois. Ce milieu pour eux contient tout. Tous les événements s'y baignent. Il a en lui-même la danse cosmique provoquée par la lutte des contraires. C'est le Tao, l'inexprimable, l'indicible, le vide, le néant, générateur de toutes choses. Les Chinois ont donné à ce milieu le nom de Tao bien qu'ils répugnent à désigner. En effet si on nomme une chose, cette chose ne peut être le néant, car celui-ci étant nommé, ne l'est plus. Une définition ne peut être qu'humaine et par conséquent, hors du néant. On ne peut dire « je n'existe pas » car en le disant ou en l'écrivant on manifeste son existence, ce qui est en contradiction avec ce qu'on veut définir. Ce milieu peut d'ailleurs être pris dans ses deux sens : lieu où l'on peut couper quelque chose en deux ou lieu qui recèle quelque chose.

Dans ce deuxième sens, il peut être considéré comme le lieu du repos absolu où plus rien ne bouge. Il n'a ni commencement, ni fin, car ces deux notions font intervenir la notion d'un temps absolu. Nous savons qu'espace et temps sont relatifs (relativité restreinte) ou mieux qu'espace-temps et matière-énergie sont aussi relatifs (relativité générale). Toutes ces notions sont interdépendantes. Elles constituent également un cercle : le temps n'est rien sans l'espace et l'espace-temps et l'énergie-matière interagissent. L'espace-temps se déforme en présence d'énergie-matière en lui imposant le chemin à suivre pour s'écouler. Nous savons que ce chemin sera celui de la moindre action. La règle est de se rapprocher le plus possible du repos en dépensant le moins d'action possible. Tout cela est du ressort du cercle. La recherche du repos se traduit par le rétrécissement du cercle jusqu'à se rapprocher indéfiniment du centre, lieu de délices, de luxe, calme et volupté, hélas, inaccessible, car il implique notre destruction.

On constate que dans l'univers tout est en perpétuelle agitation. La recherche de la moindre action n'est qu'un palier pour essayer

d'atteindre le repos absolu qui n'est nulle part et ailleurs. Si ce lieu était accessible, ce serait la négation de la vie et donc cela ne peut être. C'est pour cette raison que l'univers ne connaît pas le repos et que tout bouge continuellement. Le vide quantique des physiciens, qui est ce qui se trouve entre les particules qui n'ont elles-mêmes, qu'une probabilité de présence, le vide quantique serait aussi le lieu d'une perpétuelle fluctuation.

Il s'y agiterait des particules dites virtuelles dont la brève existence serait due au fait que leur action serait inférieure au seuil permettant de passer à sa possible détection. Ce seuil dénommé constante de Planck symbolisée par «  $h$  » est une quantité d'action extrêmement faible, mais son franchissement est la condition nécessaire pour passer du virtuel au réel c'est-à-dire au détectable. Dans ce vide quantique, énergie et temps, quantité de mouvement et espace, champ électrique et champ magnétique sont si intimement liés qu'on ne peut définir précisément l'une des notions conjuguées sans que l'autre ne devienne floue. Le lien est défini par les relations d'indétermination d'Heisenberg. Toujours le cercle logique. L'un ne peut être mesuré exactement sans que cela nuise à la précision de l'autre. Le cercle est bien à la base de tout, même dans l'infiniment petit, « ce qui n'a pas de dedans » selon un philosophe chinois Houei Che. L'infiniment grand est alors suivant ce même philosophe « ce qui n'a pas de dehors ». L'expansion de l'univers est aussi un bon exemple de cercle. Chaque galaxie est dépendante de toutes les autres galaxies. On ne peut la supprimer, en admettant que cela soit possible, sans modifier l'expansion. Chaque vitesse d'éloignement entre deux galaxies dépend de la répartition des autres galaxies. On ne peut envisager l'une sans les autres.

L'état de repos absolu est impossible à trouver dans l'univers du fait de l'interaction générale. C'est pour cela qu'il ne peut y avoir d'îlot de repos, ce qui serait contraire à l'idée de situation conflictuelle entre les opposés où l'un des opposés n'est jamais triomphant. C'est pour cette même raison qu'il ne peut y avoir ni commencement ni fin, ce qui impliquerait un extérieur où régnerait le repos absolu. Tout est relatif et donc rien n'est stable. L'équilibre parfait est un inaccessible. Une légère variation de l'équilibre provoque la formation d'opposés (par

exemple lourd et léger) et entraîne une autre variation de sens inverse. Il est nécessaire que toute variation de l'équilibre, quelle qu'elle soit, finisse par être compensée. « *Le monde n'est qu'une bransloire pérenne* » (Essais Montaigne III 256). Le monde est une balançoire qui ne s'arrête jamais.

«*Si nous voulons que tout continue, il faut d'abord que tout change*» (Tomasi de Lampedusa – Le guépard). Autrement dit : Pour que tout bouge, il faut que rien ne bouge.

Le cercle fondamental est celui de la coexistence de quelque chose d'immuable, d'immanent, d'éternel et d'instantané qui n'a jamais commencé et ne finira jamais, qui a la consistance du vide et du néant, tout en étant gros d'une activité inlassable, que rien n'arrête, qui n'est jamais identique, en se reproduisant par similitudes différenciées. L'univers passe son temps à se redire et se contredire. Cette agitation permanente est la conséquence d'un conflit permanent entre des pôles opposés où il n'y a ni vainqueur, ni vaincu, où tout est continuellement remis en question. C'est la permanence de l'impermanent, la constance de l'inconstant, la certitude de l'incertain.

L'évolution se fait par coups de dés, mais comme le dit Mallarmé, «*Jamais un coup de dés n'abolira le hasard* ».

Le hasard sauvage règne sur un domaine où il n'a pas de prise. La déconstruction suit la construction pour qu'il y ait ensuite reconstruction. Les liens des structures se font et se défont, sans répit, sur un fond d'homogénéité. C'est là où tout alterne dans une danse de Shiva effrénée. L'actif est retenu par le passif. Le mouvement n'est possible que par l'inertie qui le ralentit. Le positif est contrecarré par le négatif sur une trame unie et sans aspérités. C'est le diallèle du discontinu sur le continu qui ne peuvent être l'un sans l'autre et qui se fondent dans un ensemble indicible. L'éternelle effervescence de la lumière ne peut être que par les ténèbres qu'elle génère. Les oscillations, les ondes se chevauchent, se superposent sans se détruire et produisent une harmonie de sons sur un « la » unique de diapason. Le silence met le bruit en valeur, mais l'ensemble est muet.

Toute la philosophie dualiste taoïste du comportement se ramène à rechercher le point où rien ne change. Cela peut être le centre du cercle et il faut alors réduire le diamètre en évitant les écarts, en les

réduisant. Bouddha dit que nous souffrons parce que nous ne savons pas freiner nos désirs et nos passions et qu'il faut laisser seulement subsister la petite flamme de la vie pour nous efforcer d'atteindre le nirvâna (dont la traduction est extinction). Il n'est pas préconisé d'éteindre définitivement cette petite flamme, quoique selon les dernières paroles du Bouddha : « tout ce qui est composé doit se défaire ». Mais pour lui rien ne meurt, tout renaît par la roue de l'existence : Samsâra. Encore une image du cercle qui tourne sans fin, sans arrêt, générant la naissance et la mort provisoirement pour créer une nouvelle naissance qui mourra à son tour.

Ce n'est donc pas la mort qui est en cause, car celle-ci est inéluctable. Il faut simplement pour y parvenir, bannir la moindre souffrance par une réduction drastique de nos besoins, de nos désirs, de nos envies. Nous aspirons naturellement à être le plus puissant, le plus riche. Nous recherchons la jouissance et le plaisir. Mais ceci a une contrepartie. Le plaisir est générateur de peine, le pouvoir peut mener à la prison, la jouissance favorise les maladies.

Il faut donc se satisfaire de peu et pour avoir le moins de peine possible, il est nécessaire de s'approcher le plus près possible du « juste milieu ».

« In medio stat virtus ».

Nous allons maintenant revenir au livre de Lao-tseu et nous allons nous apercevoir que ce que nous venons d'exposer constitue le fond de sa doctrine.

Nous laissons le soin au lecteur de se reporter aux différentes traductions déjà citées. Le choix est difficile, mais nous allons plutôt essayer de saisir l'esprit que la lettre.

I – Ce chapitre traite du Un (Tao). Si Lao-Tseu avait eu le pouvoir, il aurait, dit-il, restauré le langage, rétabli le sens des mots. Il se trouve pourtant dès les premières lignes devant le paradoxe qui est de devoir exprimer ce qui est inexprimable. S'il faut donner un nom à cela, appelons-le : Tao. Mais la désignation ne change rien à ce qui est au fond des choses, de manière permanente et qui est inaccessible par le logos.

Mais c'est ce « sans nom » qui a engendré tous les êtres. Il faut



être sans désir pour l'aborder. Le désir nous donne ses limites. Le mystère est celui de deux en un. Ce sont les opposés qui nous font saisir l'essence véritable. C'est en allant au plus profond, au plus obscur de ce mystère qu'on peut apercevoir la porte de l'absolu qui reste inaccessible.

II – Ce chapitre traite de Deux (Yin et Yang). Aucun des opposés ne peut être sans l'autre. Le laid est révélé par la beauté. Le mal réside dans le bien.

Les Chinois ont le mot « yéou » pour désigner ce qui est positif, le fait d'être là (« da sein »), d'avoir, d'être et le mot « wu » pour la négation, le vide, l'absence, le néant, le non-être. Être et non-être s'engendrent l'un l'autre. C'est la phrase la plus importante de ce livre. Il y a une relation circulaire entre être et non-être analogue au « deux en un ». L'être ne peut se concevoir sans le non-être, le vide, le néant. Que le non-être puisse engendrer l'être, c'est inconcevable, mais cela est compensé par le fait d'exister, qui implique la non-existence. On considère comme infructueux ce genre de raisonnement. Mais pourtant, il est à la base de tout.

Laideur et beauté, bien et mal, yéou et wu sont interdépendants.

Il faut l'un pour avoir l'autre. C'est ce renvoi qui est à l'œuvre perpétuellement.

Il faut du facile pour appréhender le difficile.

Une chose n'est courte que parce qu'une autre est longue.

Le bas n'a de signification qu'en rapport avec ce qui est en haut.

On a besoin de haut pour faire sentir ce qui est bas.

Le son met en valeur le silence. Les sons s'harmonisent suivant leurs rapports.

L'avant précède l'après qui lui fait suite.

Les chapitres I et II constituent le fond de la doctrine de Lao-Tseu. Il ne faut pas chercher à comprendre. Le monde est comme cela. C'est un constat. Expliquer serait entrer dans un enchaînement logique où tout s'emboîterait magnifiquement à notre grande satisfaction, car nous avons un goût particulier pour la logique. C'est grâce à elle que nous pouvons mieux maîtriser nous-mêmes et notre

entourage, en nous rendant les choses plus accessibles, plus faciles, plus utiles au bien-être que nous recherchons. Mais le sage taoïste nous dit qu'il ne sert à rien de progresser. Les avantages ont toujours pour contrepartie des inconvénients. Il vaut mieux dans ce cas réduire son activité et diminuer les différences. Ce qui nous est utile ne nous sera pas nuisible si nous nous replions sur l'essentiel en rejetant le superflu qui finira toujours par nous être préjudiciable. Il faut en revenir au simple constat que tout est circulaire et que nous ne pouvons que tourner en rond. Il faut, pour éviter cela, se rapprocher le plus possible de centre du cercle à la recherche du repos, du calme, de la quiescence, de l'ataraxie pour que plus rien ne nous trouble, comme l'œil du cyclone ou le fond du maelström. La béatitude est obtenue lorsque nous nous dirigeons vers l'intérieur d'un puits sans fond. Ce puits est conique c'est-à-dire qu'on progresse vers l'abîme en tournant autour par des cercles de plus en plus petits, inflexiblement attiré par le vide.

Au chapitre IV on revient à cette notion d'abîme qu'est le Tao qui n'est jamais rempli, toujours vide, inépuisable d'où pourtant est sorti tout ce qui vit. Il émousse ce qui est aigu et dénoue les nœuds, filtre la lumière et crée à partir de la poussière. Le Tao n'a ni commencement ni fin. Il n'a pas été enfanté et il n'a pas engendré.

Chapitre V – L'univers est comme un soufflet de forge qui fait constamment le vide en se remplissant à nouveau. Plus il s'anime, plus il expulse de l'air. Plus il s'agit, plus il devient inaccessible. Il vaut mieux alors se tenir au centre où tout s'apaise.

Le chapitre VI rend hommage au principe féminin source de toute vie, analogue au sombre et qui est à l'origine du Ciel et de la Terre. Le féminin évoque aussi le creux de la vallée où coule ce principe, s'insinuant partout, toujours présent sans jamais s'épuiser.

Chapitre XI – Il s'agit là encore du raisonnement circulaire. Le plein n'est rien sans le vide qui le met en valeur et le vide est nécessaire pour être rempli. Un tableau vaut autant par le sujet qu'il dépeint que par le vide qui l'entoure. L'exemple de la roue est très significatif, car

elle exprime cette notion de cercle. Un char avance grâce à la roue, mais aussi par le centre, le moyeu où les rayons qui maintiennent la roue convergent. C'est le vide médian immobile qui fait avancer le char.

Les vases sont faits d'argile, mais leur usage dépend de leur intérieur, de leur vide. Un habitat comprend murs, portes et fenêtres, mais on habite dans le vide qu'il procure. Les objets prennent leur intérêt dans le vide qu'ils permettent. Le Tao, c'est le non-être, le néant, le vide, mais il n'est rien sans l'être qui le complète. Le couple « être  $\Leftrightarrow$  non-être » est indissociable. L'un est indispensable à l'autre. La grande découverte de cette doctrine, c'est qu'on ne peut saisir qu'un raisonnement circulaire. Pour qu'une chose soit, il faut la mettre en rapport avec son opposé. En deçà il y a le rien ou le rempli, le contenu ou le contenant, le manque ou le pourvu, l'acquis ou l'acquit. Le non-être ne peut être en lui-même. On ne peut parler du néant, car, à partir du moment où on l'exprime, on pense cette notion et ce n'est plus le néant puisqu'il y a un être pour le penser. De la même façon, une chose ne peut être sans la possibilité qu'elle puisse ne pas être. L'affirmation A est A, l'identité nécessite la contradiction entre A et non A pour être valide. Au-delà du cercle il n'y a qu'un échafaudage de raisonnements qui s'emboîtent tellement les uns dans les autres qu'ils sont une pétition de principe c'est-à-dire qu'ils répètent les prémisses, d'où le cercle. Un syllogisme est un raisonnement circulaire, car la conclusion est incluse dans les prémisses. La formulation : Socrate est mortel contient en elle-même les deux postulats de base à savoir que tous les hommes sont mortels et que Socrate est un homme.

Il en va de même de tous les édifices logiques. Les mathématiques, si compliquées aux dires de certains, ne sont que des définitions de base, admises comme vraies, qui se mêlent et permettent par l'association symbolique de formules concises plus pratiques à manipuler que de répéter l'enchaînement des propositions, l'ensemble étant malgré tout issu des axiomes, d'obtenir des définitions basiques et particulièrement précises.

Gödel a montré que pour conserver leur solidité, ces édifices devaient renforcer leur base, car on arrive toujours à une proposition indécidable c'est-à-dire pour laquelle on ne peut dire, si elle est vraie

ou fausse, car elle est les deux à la fois. Il faut « choisir » entre vrai et faux pour continuer la construction et ce choix entraîne un axiome supplémentaire. On tourne en rond. Contrairement à ce qu'on pense, les mathématiques ne sont pas explicatives et, surtout pas, contenues dans la nature. Elles n'en sont que le squelette par l'abstraction de ce qui gêne. Elles recherchent la concision des formules pour une meilleure utilité pratique. Mais elles ne sont pas la vie qui est aussi une constante répétition du « même ». On obtient l'autre par la réunion d'opposés et les erreurs de reproduction.

Tout est basé sur la symbolique du cercle et peut se résumer par  $A \Leftrightarrow \bar{A}$ ,  $\bar{A}$  signifiant non A. Le monde n'existe que par cela et n'est rien d'autre que cela.

Le chapitre XIV qualifie le Tao :

Quand on le regarde, il est invisible  
Quand on l'écoute, on ne l'entend pas  
On ne peut le toucher, il est incorporel  
Son haut n'est pas lumineux et son bas n'est pas obscur  
Éternel, il n'a pas de nom. Il est non-être  
Il est la forme sans forme et l'image sans image  
On ne peut le saisir, il se dérobe toujours  
Si vous allez au-devant de lui, on ne voit point sa face  
Si on le suit, on ne voit point son dos  
C'est en maîtrisant le Tao ancien que l'on domine le présent.  
L'eau est souvent citée comme dans le chapitre XV : le repos rend l'eau boueuse, limpide. Son mouvement la fait passer du calme à l'agitation, au trouble.

Du chapitre XXXVII retenons une bonne définition du Tao :

Le Tao demeure toujours sans agir et pourtant il n'y a rien qui ne se passe sans lui.

On attaque ensuite la deuxième partie du livre.

Une autre définition du Tao :

« L'être est issu du néant. »

Le mot néant ne signifie pas néantisation.

C'est l'indéterminé dans le déterminé. Il y a création continue à partir de ce néant qui contient toutes les possibilités.

Chapitre XLII – Le Tao engendre Un – Un engendre deux, deux engendre trois qui engendre les dix mille êtres.  
La diversité du monde vient du Un (le Tao) et du Deux (Yin et Yang).  
Le Un et le Deux, le Un et la Dyade de Pythagore font trois et tous les êtres par combinaison.

Voici le début du chapitre LVI souvent cité :

Celui qui sait ne parle pas

Celui qui parle ne sait pas.

Cela signifie simplement que lorsqu'on a compris ce qu'est le Tao on s'aperçoit qu'il est inexprimable. On atteint ce qui est au-delà des paroles : le silence.

« Je ne sais qu'une chose c'est que je ne sais rien » disait Socrate.

Au chapitre LX il y a un autre passage célèbre :

« On gouverne un état comme on fait frire un petit poisson ».

Il faut faire frire le petit poisson sans le remuer constamment, autrement il se met en miettes. Il ne faut pas de la même façon multiplier les règles pour diriger un état, autrement cet état se défait.

Nos états, soi-disant modernes, feraient bien de s'inspirer de cette petite règle simple. Il faut choisir le simple plutôt que ce qui est compliqué, ce que nous apprend le « rasoir d'Occam ».

Terminons ce survol par une comparaison avec l'eau dans le chapitre LXXVIII qui résume assez bien la doctrine du livre :

Dans ce monde

Rien n'est plus inconsistant

Et plus faible que l'eau

Et pourtant

L'eau attaque

Et emporte ce qui est dur et puissant

Dans la lutte éternelle

Entre l'eau et le roc

C'est toujours l'eau

Qui emporte la victoire

Rien ne lui résiste

Et rien ne peut la vaincre

Car la faiblesse a raison de la force  
Et la souplesse s'impose à la dureté  
Tout le monde sait cela  
Mais personne ne se conforme à cette loi  
Et le Sage dit : « L'esprit du sol qui reçoit toutes les ordures du royaume devient le maître et le seigneur des moissons »

Car

LE FAUX PARAÎT VRAI  
ET LE VRAI PARAÎT FAUX

On finit sur ce qu'on appelle un « indécidable ».  
Il n'y a pas de vérité absolue. Ceci fait penser à une carte où sur une face il est écrit :

« La proposition qui est au dos de cette carte est vraie »  
et sur l'autre face :

« La proposition qui est au dos de cette carte est fausse ».  
On ne peut plus trier le vrai du faux.

On rencontre la même indécision dans la célèbre phrase d'Epiménide de Crète « Je suis menteur ».

Si je dis la vérité, c'est donc que je mens.  
Si je mens alors je ne peux dire la vérité.

Toute la philosophie du Tao tō King se retrouve dans l'opposition des contraires.

Comme les hommes ont tendance à magnifier le côté masculin, la force, le positif, Lao-tseu en prend toujours le contre-pied pour mettre en valeur le côté faible obscur et négatif des choses. Le match est égal entre chaque face d'une opposition. Le sage veut remettre en équilibre les forces du bien et celles du mal. Il n'y a jamais ni vainqueur ni vaincu et le combat est sans fin. Faut-il participer à cette lutte perpétuelle ? Le sage répond qu'il est mieux de rechercher le juste milieu en s'efforçant de réconcilier les contraires, sans excès, ni d'un côté, ni de l'autre. Une chose ne peut être sans son opposé.

Il faut neutraliser en compensant. Le renvoi de l'un à l'autre est circulaire. On tourne en rond. La seule issue de secours est de se rapprocher le plus près possible du centre, là où tout n'est que calme et repos. Là où toute différence, qui est le propre d'exister, s'atténue pour essayer de se fondre dans la non-existence sans jamais l'atteindre.

Le sage doit pratiquer l'ataraxie c'est-à-dire la quiétude que rien ne trouble, l'équanimité ou égalité d'humeur et la longanimité qui fait supporter les maux avec sérénité et patience et pardonner les offenses.

# TCHOUANG-TSEU

Sources :

Philosophes taoïstes : Lao-tseu – Tchouang-tseu – Lie-tseu.

Textes traduits et présentés par Lion Kia-Hway et Benedyket Grynepas  
relus par Paul Demiéville, Etiemble et Max Kaltenmark

Lao-tseu et le taoïsme – (Max Kaltenmark. Le seuil – Maîtres spirituels  
86).

Le Tchouang-tseu est le deuxième livre canonique de la doctrine du Tao. Lao-tseu utilise des aphorismes souvent obscurs pour définir cette doctrine avec environ cinq mille idéogrammes. Ce texte doit être interprété, car la définition d'un idéogramme est souvent floue et dépend du contexte. Cela lui donne un caractère ésotérique, d'un abord difficile pour un non-initié. On peut d'ailleurs réduire ces aphorismes à un petit nombre si on enlève tout ce qui touche au comportement. Ce que nous avons fait par ailleurs.

L'auteur du Tchouang-tseu cherche au contraire à expliquer cette doctrine en utilisant le moyen de la fable assorti de commentaires simples donnant un accès plus populaire à cette manière de voir le monde. On peut considérer ce livre d'environ 60 000 caractères comme une explication de texte du Lao-tseu.

On ne sait que peu de choses sur l'auteur, Tchouang-Tchéou. C'est souvent le cas pour ces sages dont l'idéal était de vivre caché, à l'abri des honneurs et de la notoriété. Sa vie se serait déroulée au cours du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Ce qu'on en sait est du ressort de la légende. Le style de l'écrivain est absolument exceptionnel avec une verve satirique et une fantaisie, sans dépendance ni révérence à quoi que ce soit. On sent que la doctrine proposée l'est par conviction personnelle, en confrontation avec une bonne connaissance des idées, us et coutumes de son temps. C'est un parfait joyau de la littérature chinoise justement admiré. Tchouang-tseu a vécu à une époque de luttes intestines où il a vu le mal se répandre sous ses formes les plus odieuses. Il pense que la cause profonde des maux



humains réside dans la partialité des hommes qui ont oublié leur origine commune. Penser, c'est morceler en idées nettes et incompatibles avec le réel complexe dont l'essence est l'indivisibilité concrète ; agir, c'est choisir une de ces idées abstraites qui lui sont étroitement liées. Surmonter tout artifice de l'intelligence morcelant et par-là tout choix nécessairement arbitraire de l'homme, c'est retrouver le bonheur primitif de l'humanité plongée dans l'harmonie universelle.

C'est en renonçant à tout morcellement de l'intelligence et à toute partialité de l'action humaine que Tchouang-tseu croit extirper le germe des conflits humains et assurer ainsi la paix du monde.

Citons Tchouang-tseu :

« La mort et la vie, reprit Maître K'ong, la durée et la destruction, la misère et la gloire, la pauvreté et la richesse, la sagesse et l'ignorance, le blâme et la louange, la faim et la soif, le froid et le chaud, voilà les vicissitudes alternantes dont le cours constitue le destin. Ils se succèdent comme le jour et la nuit, sans qu'aucune intelligence humaine puisse fixer leur origine. Quiconque ne se laisse pas affecter par ces événements garde l'âme intacte. Il conserve alors de jour et de nuit son équilibre, son aisance et sa bonne humeur. Bienfaisant comme le printemps il s'adapte à tous et à toutes les circonstances. Celui-là possède la capacité intégrale de développer ses dons naturels. »

« Savoir ce contre quoi on ne peut rien et l'accepter comme sa destinée : voilà la vertu suprême ». C'est du stoïcisme pur.

« Quant à celui qui maîtriserait la substance de l'univers, utiliserait la puissance de six souffles et ferait ainsi une excursion dans l'infini, de quoi dépendrait-il encore ? Aussi dit-on : l'homme parfait est sans moi, l'homme inspiré est sans œuvre, l'homme saint ne laisse pas de nom. »

« Comment le Tao s'est-il obscurci au point qu'il doive y avoir une distinction entre le vrai et le faux ? Comment la parole s'est-elle obscurcie au point qu'il doive y avoir une distinction entre l'affirmation et la négation ? Où le Tao n'est-il point et quand donc la parole n'est-elle pas plausible ? Le Tao est obscurci par la partialité. La parole est obscurcie par l'innocence. »

« A vrai dire, tout est autre, tout être est soi-même. Cette vérité ne se voit pas à partir de l'autre, mais se comprend à partir de soi-même. Ainsi, il est dit : l'autre sort de soi-même, mais soi-même dépend aussi de l'autre. On soutient la doctrine de la vie, mais en réalité la vie est aussi impossible et l'impossible est aussi possible.

Adopter l'affirmation c'est adopter la négation ; adopter la négation c'est adopter l'affirmation. Ainsi, le Sage n'adopte aucune opinion exclusive et s'illumine au ciel. C'est là aussi, une manière d'adopter l'affirmation ».

« Soi-même est aussi l'autre ; l'autre est aussi soi-même. L'autre a ses propres conceptions de l'affirmation et de la négation. Soi-même a également ses propres conceptions de l'affirmation et de la négation. »

« Y a-t-il vraiment une distinction entre l'autre et soi-même ou n'y en a-t-il point ? Que l'autre et soi-même cessent de s'opposer c'est là qu'est le pivot du Tao. Ce pivot se trouve au centre du cercle et s'applique à l'infinité. Les cas de l'affirmation sont une infinité, les cas de négation le sont également. Ainsi, il est dit : le mieux est d'avoir recours à l'illumination. »

« Le Tao a sa réalité » et son efficience. Il n'agit pas et n'a pas de forme. On peut le transmettre sans qu'un autre puisse le recevoir. On peut le comprendre sans pouvoir le voir. Il est sa propre racine et il a toujours existé bien avant même la création du Ciel et de la Terre. Au-delà du fait suprême de l'univers, il n'a pas de hauteur. Né avant le Ciel et la Terre, il n'a pas de durée. Plus âgé que la plus haute Antiquité, il ne vieillit pas. »

L'univers est l'arène où se déroule une éternelle lutte entre le Yin et le Yang qui sont les modes d'action de Tö, duel où il n'y aura jamais ni vainqueur ni vaincu. Ce combat sans fin où la victoire n'est que provisoire, l'un profitant comme le judo de l'agressivité de l'autre pour y pallier par la passivité et la faiblesse, et retourner comme un boomerang la force déployée avec une égale efficacité. On peut courber une baguette, mais lâchée, elle peut se retourner contre vous. L'affrontement s'effectue de part et d'autre d'une ligne médiane où règnent le calme et le repos. Par le non agir, le « wuwei », on réduit l'écart à la moyenne, en évitant le bonheur au même titre que le malheur. L'excès de bien ne peut, à terme, que produire un surcroît de

mal. Nous ne pouvons résider, en tant qu'êtres vivants, au point milieu qui est la négation totale de la vie qui elle, est agitation perpétuelle en étant le lieu conflictuel de l'ordre et du désordre. Les oppositions s'atténuent lorsqu'on se rapproche de l'équilibre stable et les différences s'amenuisent. C'est la ligne de conduite, la voie, le Tao conseillé par Lao tseu.

Cette thèse est analogue à celle du Bouddha pour qui la souffrance ne peut être réduite qu'en diminuant ses propres désirs, ses besoins. C'est le sens de son « éveil ». Il faut réduire la flamme de la bougie qui nous anime sans l'éteindre et atteindre le « nirvâna » qui signifie extinction en maintenant simplement une petite lueur ténue qui stabilise, au minimum possible, la vie qui nous a été confiée. Les êtres se succèdent par la transmigration des âmes, avec la roue de Samsâra, en s'améliorant, par le rapprochement de la vacuité du moyeu, du centre immobile, là où il n'y a pas de plaisir, mais non plus de souffrance.

Le Tao est cette mystérieuse entité de laquelle tout émane qui est antérieure à toute chose et qu'on ne peut exprimer par aucun mot. En l'appelant le tao, la voie, on ne fait que symboliser son action, elle est ce qui imprime aux êtres la direction suivant laquelle les choses se développent. Elle est le principe même de leur évolution.

Quand on sait que, par « compensation à la longue » ce qui nous arrive de bénéfique peut se traduire dans un espace-temps déterminé par des évènements pour nous maléfiques (peut-être bénéfiques pour d'autres) on ne peut, ni accuser le créateur car il aurait fait, selon Leibniz, le meilleur des mondes qu'il lui aurait été possible de faire, ni la nature qui est l'exécutrice de cette compensation à la longue. Il faut être satisfait quand il pleut, car cela est signe que le beau temps va revenir dans un temps plus ou moins long. Les joies et les peines sont partagées. La mort n'est pas catastrophique, car elle engendre la naissance.

Le Tao est spontanéité universelle. Il n'agit pas dans un but déterminé. Tout s'accomplit naturellement sans l'aide d'une intervention divine ou d'une providence. Le Tao est antérieur au Chang-ti, Dieu personnel et unique des anciens et se désintéresse des mânes des ancêtres ainsi que des divinités de la nature. Le Tao

est à l'origine de toutes choses et de tous les êtres de l'univers. Il est le principe cosmique immanent à toute existence humaine et à toute activité de la nature. Le Tö est son efficace et n'a rien à voir avec la vertu confucéenne liée aux artifices d'une civilisation. Le Tao est l'unité foncière et indifférenciée où se résolvent toutes les contradictions et toutes les distinctions de l'expérience et de la pensée humaine. La vision taoïste est basée sur une expérience de la réalité immédiate et non intellectualisée. L'essence de la conception orientale est la conscience de l'unité et de l'interaction de toutes choses et de tous événements, manifestation d'une seule réalité ultime indivisible. La réalité n'est pas morcelable. La division est une abstraction forgée par notre jugement discriminatoire et catégorisant. C'est une illusion de croire à nos concepts abstraits des choses et des événements séparés des réalités de la nature. Nous sommes contraints de considérer les choses avec nos concepts classiques qui correspondent à notre quotidien.

*« Des particules matérielles isolées sont des abstractions, leurs propriétés n'étant définissables et observables qu'à travers leur interaction avec d'autres systèmes. »* - Niels Bohr.

Si en physique subatomique on ne peut parler qu'en termes de probabilités, ces probabilités ne représentent pas des probabilités d'existence, mais plutôt d'interconnexions. Les choses tirent leur existence et leur nature d'une mutuelle dépendance et ne sont rien en elles-mêmes. Espace et temps sont des constructions de l'esprit et servent à ordonner les choses et les événements dans notre environnement. Notre esprit handicapé par notre mental séparateur ne peut saisir le Tao dans sa globalité. Nous ne sommes pas handicapés que par notre mental, nous le sommes aussi par nos moyens physiques – mains, yeux, oreilles, etc. Par exemple, nous sommes coincés dans un environnement à trois dimensions. Qu'en serait-il si l'on pouvait connaître ce qui se déroule dans un monde à  $n$  dimensions ? On est dans la pure science fiction. Qu'y a-t-il au bout du compte qui nous échappe ? Sans doute rien ?

Le Tao n'est qu'un mot pour définir justement l'ensemble de ce qui est compréhensible et de ce qui ne l'est pas. Il s'agit sans doute de la totalité de cette réalité qui nous est inaccessible comme le zéro,

l'infini, le continu, l'absolu, l'éternité, purs concepts qui sont envisageables par notre esprit, mais hors de notre portée.

Vers la fin de 1973 on découvre à Ma-wang-t'ouéi près de Tch'ang-cha, dans trois tombes des Han (206 av. J.-C.) un manuscrit du Tao Tö King, sur soie, avec les parties Tao et Tö inversées. C'est le manuscrit le plus ancien que l'on possède. Ceci a permis de constater que le texte qui aurait été plus ou moins définitif dès la fin du III<sup>eme</sup> siècle av. J.-C. aurait subi quelques remaniements.

La première traduction en français est faite par Stanislas Julien en 1830 et se réfère à Heshang Fong (fin du II<sup>eme</sup> siècle apr. J.-C.).

On ne peut terminer cette étude sur le Tao sans parler du best-seller :

*Le Tao et la physique* par Fritjof Capra (Ed Tchou – 1975 anglais – 1979 français) que l'on engage à lire.

Puisse cet exposé de la doctrine chinoise du Tao, désobscurcir notre vue de la réalité quotidienne et nous laisser entrevoir, un court instant, l'infinie béatitude de l'inexprimable Tao et nous désembuer du brouillard de notre survol purement statistique des phénomènes qui nous empêche d'accéder au tréfonds des choses.

Ce bref instant qui est l'illumination doit suffire pour nous faire supporter le fardeau de la vie et aspirer à ce que notre petite lumière s'éteigne d'elle-même quand il le faudra.

Tout nous est voilé par le masque de la différence. Il faut pouvoir soulever un coin du voile qui enveloppe la réalité et nous délivrer de l'inhibition qui est la conséquence de notre caractère d'être différencié et compartimenté.



Un bol vide dans sa position normale peut représenter le Yin, le creux, la vallée. Retourné il devient Yang, la montagne. Une bille sur l'extérieur est en équilibre instable, à l'intérieur elle est en équilibre stable oscillant.

Ainsi va le monde, ni plus, ni moins.

Cet ouvrage n'est pas un essai de philosophie orientale sur la doctrine chinoise du Tao, bien qu'il débute par son exposé. Il s'agit, en fait, de montrer que le monde, aussi bien matériel que spirituel, que nous connaissons actuellement, a d'énormes convergences avec cette doctrine du Yin et du Yang, exprimée il y a 6000ans par un empereur chinois éclairé, nommé Fou-Hi. Malgré la vaste étendue de notre savoir en ce début de XXI<sup>ème</sup> siècle, que l'on considère comme un énorme progrès, nous ne pouvons que constater que ce dernier n'est qu'illusoire et ne fait que vérifier et confirmer ce qu'avaient pressenti nos Anciens. Nous nous efforçons de le démontrer par une série de thèmes très divers, réunis en articles regroupés en livres, portant sur de très nombreuses disciplines, que l'on peut, pour chacun d'entre eux, aborder séparément. Nous essayons de dégager de cette confrontation entre une pensée antique vénérable et la vision de tout ce que l'homme a pu forger pour sortir de sa condition d'animal, une philosophie que nous nommons « doctrine du dualisme moderne ». Cette doctrine a, certes, des rapports avec d'autres dualismes comme le manichéisme ou le cartésianisme mais elle s'efforce surtout d'en opérer une synthèse holistique et globalisante. Il s'agit de constater simplement comment fonctionne réellement le monde et d'en tirer des conséquences comportementales.

Cette thèse n'est pas un enchaînement logique d'arguments enfilés comme des perles allant continûment de A à Z, mais comporte plutôt un ensemble de coups de projecteurs donnés sur des sujets très divers avec le leitmotiv de trouver, sous-jacent, en filigrane, l'immanence du dualisme. Cela implique, bien entendu, beaucoup de redites que l'on voudra bien nous pardonner, mais celles-ci sont incluses dans des contextes variés apportant chaque fois un éclairage différent.

© Ed. Eurofluid 2010  
1 Place de l'Eglise 78990 Elancourt – France

Dépôt légal janvier 2010  
EAN 978-2-918876-00-7

